

Mémorial
de
Saint-Cloud
1956

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1956)



Victor RÉGNIER

12 juillet 1900 - 29 mai 1954

Promotion 1919 (Sciences)

NOTRE camarade V. Régnier n'est plus !

Le 29 mai dernier, comme presque tous les samedis, nous devions nous retrouver, à 18 heures, au « Lipp », boulevard Saint-Germain. C'était un très vieux rite : la semaine achevée, nous nous accordions un moment de détente, voué à l'amitié. Il venait en compagnie d'un autre de ses amis, l'ingénieur Monfrière, et nous échangeons des nouvelles, des impressions sur tout ce que nous avons vu ou entendu depuis le samedi précédent, sur tout ce qui nous était arrivé, à nous et aux nôtres. Nous précisions nos idées, nous formions des projets.

Ce soir-là, quand j'arrivai au rendez-vous, personne ne m'y attendait. A peine m'étais-je installé, que je fus appelé au téléphone. Et j'entendis l'ami Monfrière me transmettre ce terrible message : « Très triste nouvelle, Régnier vient de décéder ! »

Un juron, l'impression d'une secousse sismique. Je n'en écoutai pas davantage, et courus chez lui, à Boulogne. Là, je trouvai sa femme et sa fille en larmes,

avec notre camarade Chauvière, son gendre, un jeune neveu, et le médecin, lui aussi un ami, qui ne put que donner quelques précisions : « infarctus du myocarde, mort instantanée, aucune souffrance » ! C'était fini !

Il était sorti vers 15 heures, pour rejoindre l'ami Monflière du côté de l'Opéra. En cours de route, un malaise étrange l'avait surpris. Aussi, au lieu de rejoindre le « Lipp » était-il rentré chez lui. Le malaise s'était dissipé. Assis dans un fauteuil, dans son cabinet de travail, il s'apprêtait à ressortir quand, dans un simple hoquet, la mort le terrassa. Instantanément, sans souffrance, sans même qu'il ait pu se douter qu'elle était là, il fut rayé des vivants.

Vite répandue, la nouvelle de cette fin subite fut, pour tous ceux qui le connaissaient, une consternation. Sans doute le savait-on malade, et depuis longtemps. Il y avait plus de vingt-cinq ans que le tourmentaient des crises d'asthme, dont beaucoup avaient été affreuses. J'ai passé ma vie, disait-il souvent, dans l'angoisse de savoir si, la minute d'après, j'aurais « ma goulée d'air ». Mais depuis quelques années, son état s'était amélioré. Les crises étaient plus rares, plus douces. On pouvait penser qu'il irait désormais, paisiblement, vers une longue et heureuse fin de vie. Et brusquement, une toute autre chose s'est révélée, qui brutalement l'a emporté. Le cœur a défailli, ce cœur dont il avait souvent remarqué — était-ce une présomption ? — qu'il est de tous nos organes le moins réussi, celui sur lequel nous pouvons le moins fidèlement compter et que, s'il nous abandonne, rien ne remplace.

*
**

Notre camarade V. Régnier n'est plus. Il faut maintenant rappeler ce qu'il fut.

Il était né le 12 juillet 1900, au Pecq, en Seine-et-Oise, d'une famille qui sortait assez de l'ordinaire pour que j'en dise quelques mots. Son grand-père

paternel avait été coiffeur à la cour de la reine Victoria. Son père, né à Londres, s'était consacré à la musique. Longtemps violoniste aux Concerts Padeloup, il avait épousé, au cours d'une de ses tournées, une jeune fille de Tournai, descendante d'une vieille famille du Hainaut. Puis il avait été appelé à diriger le théâtre de Saint-Germain, en un temps heureux où le théâtre, en province, n'avait pas encore été tué par le cinéma. Avec sa jeune femme, il était donc venu s'installer dans cette ville. Et c'est là que notre ami, dernier-né de quatre enfants, vécut ses années d'enfance. C'est là qu'il grandit, dans l'atmosphère heureuse de la « belle époque », tissée de quiétude et de fantaisie. Époque de bonheur d'avant 1914, dont le souvenir en lui ne devait jamais s'effacer, et dont il tenait cette gaieté, cette joie de vivre, ce goût de l'esprit et de la liberté d'esprit, qui tant contribuaient à son charme.

Malheureusement pour lui, ces temps-là furent vite à leur terme. En 1912, il perdit sa mère. L'année suivante, son père la suivait dans la tombe. Comme il devait l'être à son tour, tous deux furent fauchés à la cinquantaine, subitement. Comme il devait l'être, et comme l'avait déjà été son grand-père. Il dort maintenant avec eux tous, dans la vieille tombe de famille du cimetière du Pccq, sur ce flanc de coteau plein de soleil, qui de la terrasse de Saint-Germain descend à la Seine.

Dès lors, sa seconde mère fut sa grande sœur, Mme Lucas, pour qui il a toujours conservé une affection infinie, et qui maintenant lui survit. Et il ne put faire que des études primaires, comme presque nous tous : le cours complémentaire de Versailles puis, de 1915 à 1918, l'E.N. de cette même ville.

Mais V. Régnier n'était pas de ceux que de telles études empêchent d'acquérir une haute culture, et d'accéder aux plus hauts grades dans l'Université. Après l'E.N. de Versailles, où il avait été un très brillant élève, il put aller à Lyon, dans une quatrième

année scientifique, préparer le concours de Saint-Cloud. En 1919, il entrait à Saint-Cloud. Nous y entrions ensemble. Comme il aimait le dire et le répéter : il était sauvé !

Comme à la plupart de nous tous, Saint-Cloud lui ouvrait les portes du haut savoir. En 1921, il était reçu premier au professorat des E.N. Ensuite, de 1925 à 1927, il devait préparer une licence de sciences naturelles. En 1927, un remarquable mémoire lui valait le Diplôme d'Etudes supérieures de Zoologie. En 1928, nous nous retrouvions à l'Agrégation des Sciences Naturelles : il y obtenait le troisième rang. Enfin, en 1937, le doctorat couronnait pour lui d'importantes recherches, dont je parlerai bientôt.

Il acquérait ainsi la notoriété scientifique. Mais en même temps, sa carrière professorale lui valait, elle aussi, une juste renommée. Après Saint-Cloud (1919-1921), puis deux années de service militaire (1921-1923), que l'amitié agissante du regretté G. Goujon nous permit de faire ensemble à Paris, à l'O.N.M., au service de la prévision du temps, et avec des loisirs suffisants pour amorcer des études supérieures, nous le trouvons professeur de mathématiques et de sciences naturelles à l'E.N. d'Evreux (1923-1927), où il rencontra (en 1925) celle qui devait faire le bonheur de sa vie, lui donner ses deux enfants. Après l'agrégation (1927), le voilà professeur au lycée de la même ville (1927-1930). Puis, il revient aux E.N., mais cette fois à Paris, à l'E.N. d'Auteuil (1930-1940). Les vicissitudes de la guerre devaient enfin le ramener dans un lycée : à Janson-de-Sailly, où il obtint une chaire d'« Agro », et où il enseignait encore, quelques jours avant sa mort.

En même temps, depuis 1946, il était professeur à Saint-Cloud, dans cette bonne vieille école, à laquelle il gardait une infinie gratitude, et où il était chargé d'une partie importante des cours de Zoologie.

Une tradition chère à la vieille maison voudrait qu'ici je dise quelques mots de ses opinions politiques et philosophiques. En fait, ni révolutionnaire, ni réactionnaire, ses goûts étaient trop « belle époque » pour qu'il ne restât pas attaché, au point de vue politique, à la pauvre vieille Troisième République, que deux guerres ont si fâcheusement mise à bas. Mais la politique l'inquiétait assez peu, et c'est vers autre chose que tendait sa vie intellectuelle et son activité. Avant et par-dessus tout, c'était un homme de science, un scientifique, à la fois professeur et chercheur.

Un scientifique admirablement doué, tant par son goût pour la recherche, pour le travail de laboratoire, que par sa haute intelligence et ses talents d'expérimentateur.

C'est en scientifique qu'il enseignait, qu'il était un professeur. Pour lui, sa tâche n'était pas polarisée vers des fins morales, sociales ou politiques. Il s'agissait avant tout de faire acquérir aux élèves qui lui étaient confiés un peu d'esprit scientifique, de leur faire comprendre et apprendre les résultats essentiels de la science moderne. Ce qui est, au fond, tant cette science a pris de place, former des esprits modernes, à la hauteur des préoccupations intellectuelles de notre temps.

Quant à la méthode, il n'aimait guère la pédagogie formelle, celle qui n'est que recettes et astuces. Que de fois nous nous sommes rencontrés sur ce point, et que de fois en plein accord ! Il lui suffisait d'être valable et clair. Interrogez tous ceux qui, dans les E.N., à Janson, ou à Saint-Cloud, ont été ses élèves, constatez les résultats obtenus, écoutez bien, tous ceux-là le tenaient pour un professeur de tout premier ordre, et vous jugerez que la méthode était bonne. Valable et clair : le reste compte vraiment peu !

Mais on ne saurait dire que l'enseignement a été, dans sa vie, l'essentiel. Encore mieux que professeur, c'était un chercheur. Et il eût mérité de l'être davantage, plus pleinement. Je ne puis ici ne pas regretter

que le Saint-Cloud de notre temps, auquel il était tellement attaché, n'ait pas été celui d'aujourd'hui. Il en serait sorti déjà agrégé, il se serait aussitôt consacré entièrement à des travaux de laboratoire : il aurait fait dans l'enseignement supérieur une très brillante carrière. Je le regrette, non seulement pour lui, qui après tout s'est fort bien passé de cela, mais parce qu'il était de ceux dont le haut enseignement et les laboratoires auraient eu un très grand besoin. Et parce qu'il est mélancolique de constater que d'un aussi remarquable esprit n'ait pas été tiré tout ce qui se devait.

Je regrette donc qu'après les E.N. et les lycées, sa carrière ne se soit pas poursuivie là où il pouvait prétendre, et qu'un très malheureux concours de circonstances ne lui ait pas permis, le jour où cela semblait enfin possible, d'obtenir une situation, non pas meilleure, mais plus apte à lui faire donner sa mesure, plus digne de ses capacités. On voit parfois des médiocrités s'engager dans la recherche scientifique, avec une pleine disposition de leur temps. Qu'un homme comme V. Régnier n'ait pu le faire est une chose dont on ne peut pas ne pas être attristé.

*
**

Ses travaux scientifiques ont été entièrement poursuivis dans le laboratoire du Collège de France, au Parc des Princes, qu'a autrefois dirigé avec le talent que l'on sait, notre regretté ancien Albert Pézard. Celui-ci a été emporté à 52 ans, d'une crise cardiaque. Son successeur, M. Caridroit, avec qui Régnier a longtemps collaboré, devait mourir à 54 ans. Et c'est aussi à 54 ans, jour pour jour quatre ans après Caridroit, auquel il aurait dû succéder, que notre ami nous a quittés à son tour. Singulière coïncidence !

On sait que le travail essentiel d'A. Pézard avait consisté à débrouiller le déterminisme des caractères sexuels secondaires des Gallinacés domestiques (coqs,

poules et chapons), caractères qui, même s'ils dépendent de gènes mendéliens, ne se manifestent que sous l'action des hormones testiculaires ou ovariennes. De tels travaux se situent ainsi à cheval sur l'endocrinologie (science des hormones) et sur la génétique (science des gènes). Les poursuivant, V. Régnier fut à la fois, et admirablement, un endocrinologiste et un généticien.

Comme matériel d'étude, il conserva celui de Pézard : coqs et poules : il avait acquis de ces volatiles une connaissance extrêmement approfondie, poussée aussi loin qu'il se doit, quand on veut réaliser sur eux un travail scientifique moderne. En particulier, il possédait parfaitement une technique essentielle, réputée extrêmement difficile : celle de la castration (ovariectomie) des poules, opération que Pézard, et en Amérique Goodale, ont été les premiers à réussir, et pour laquelle il avait trouvé le tour de main donnant le succès à coup sûr.

Ses premières recherches, celles qu'a sanctionnées pour lui en 1927, le Diplôme d'Etudes supérieures, ont été d'ordre endocrinologique : conditionnement par les hormones sexuelles, du « rouge » du faisan. Dans le domaine de l'endocrinologie, seul ou avec F. Caridroit, nous le voyons ensuite étudier : l'influence des hormones sexuelles sur le plumage et la mue du canard de Rouen (1930-1932) — la même influence sur le plumage des coqs et des poules, leur crête, les ergots du coq, la teneur de la crête en lipides (1929-1945) ; — l'influence de l'hormone testiculaire sur les groupes sanguins chez les oiseaux (1929) ; — les interactions entre hormones sexuelles et système nerveux (1941-1947).

Mais ses publications les plus remarquables, celles qui le classent à un haut rang parmi les biologistes modernes, sont celles que résume sa thèse de doctorat (1937), ou qui la complètent, et qui ont porté sur les interactions entre endocrinologie et génétique chez les Gallinacés. Le titre même de sa thèse en donne le pro-

gramme : « Hormone ovarienne et caractères raciaux du plumage chez le coq et la poule domestiques : étude de génétique expérimentale ».

Le point de départ en a été certaines observations faites par A. Pézard vers la fin de sa vie : en ovariectomisant des poules, ou en féminisant des coqs (par castration, puis greffe d'ovaire), on agit parfois, non seulement sur les caractères sexuels secondaires, mais aussi sur les caractères raciaux, réputés mendéliens, qu'on voit alors se modifier. Très impressionné par de tels résultats, Pézard en était venu (on ne parlait pas encore de Mitchourine et de Lissenko) à douter de la valeur de la génétique, et à se demander si les gènes mendéliens avaient bien l'importance, voire la réalité, qu'on se mettait à leur attribuer. Les travaux de V. Régnier ont admirablement remis les choses au point, et les mitchouriniens pourraient utilement lire ceci, parmi les conclusions de sa thèse :

« Il nous a été révélé plusieurs caractères d'hérédité contrôlés par l'hormone ovarienne. Dans ce cas, l'extériorisation d'un caractère pigmentaire ou d'un dessin (de plumage) n'est possible qu'en présence ou en l'absence de cette hormone. L'hormone ovarienne apparaît alors comme un facteur important de variation des dominances pigmentaires.

« Une action encore plus fine du réglage des dominances par l'hormone ovarienne est apparue dans l'étude des plumages poussés sous le contrôle de quantités d'hormones comprises entre le seuil morphologique et le seuil pigmentaire (= quantités minimales pour produire un effet), particulièrement chez les métis de deuxième génération. Nous avons vu apparaître, dans ces conditions, des caractères raciaux nettement distincts de ceux de la forme femelle et de la forme neutre. Nous avons même observé des caractères raciaux inapparents dans le phénotype des races pures de départ... Chez les métis de deuxième génération, les plus riches potentialités raciales ont été extériorisées par des doses minimales d'hormones ovariennes. »

Malgré cela « le mendélisme nous a paru rendre parfaitement compte des faits observés », et les gènes « restent les supports matériels des caractères morphologiques ». Seulement il faut tenir compte du « rôle important que peut jouer le milieu interne dans l'action des gènes... Leur action, dans les croisements, ne se ramène pas à des combinaisons algébriques simplistes... A des génotypes comparables peuvent correspondre des réalisations phénotypiques très différentes. »

Autrement dit, la génétique est et demeurera une science solide. Ceux qui croient pouvoir le contester raisonnent de façon simpliste. Ils oublient que les gènes ne créent que des potentialités, dont l'extériorisation, la réalisation, dépendent de multiples facteurs : action de l'hormone ovarienne, dans les expériences de notre ami, mais sans doute aussi bien d'autres choses, d'autres hormones, le milieu extérieur, les traumatismes, les interactions entre gènes différents. Si on tient compte avec précision de cela, c'est la génétique issue du mendélisme qui triomphe, non les conceptions vagues et inconsistantes qu'on a parfois voulu lui substituer.

Et cela, naturellement, comporte des conséquences pratiques importantes. La thèse de V. Régner fournissait aux éleveurs le moyen d'avoir des volailles (més-fisses) chez lesquelles, d'après le plumage, le sexe se reconnaît dès la naissance : si on ne veut que des œufs, on pourra ainsi éliminer sans plus attendre les futurs coqs. Il leur indiquait aussi la voie pour obtenir, à l'état stable, certaines races intéressantes (telles que la variété claire de la race marandaise). Et aux généticiens, il montrait que des opérations physiologiques (ovariectomie, injection d'hormones) peuvent rendre d'inestimables services pour l'analyse complète du génotype, en faisant se manifester toutes les potentialités qu'il comporte, même celles qui seraient demeurées cachées.

C'était, en effet, une très belle étude de « génétique expérimentale », qui découvre des horizons sur le mode

d'action des gènes, encore si obscur. Au total, une des plus belles thèses qui aient été soutenues en Sorbonne depuis vingt-cinq ans !

*
**

Hélas ! quand il l'a soutenue, sur les bancs de l'Amphithéâtre nous n'étions que huit. Et il ne devait pas en tirer tout ce qu'elle aurait dû lui mériter.

Il avait le titre de sous-directeur (aux Hautes Etudes) du laboratoire dirigé par F. Caridroit, à la Station physiologique du Collège de France, au Parc des Princes. Après le décès de Caridroit, il aurait donc dû normalement lui succéder. Personne n'était mieux qualifié que lui ; en lui donnant la direction du laboratoire, les Hautes Etudes et le Collège de France se seraient enrichis d'un homme d'une haute valeur. Un très malheureux concours de circonstances, dont il ne faut accuser personne, sinon la stupide fatalité, a voulu qu'il en soit autrement. Et ce laboratoire, dont notre cher ami aurait tant aimé devenir le patron, où il eut fait, certainement, de si bon travail, lui échappa.

Sur le moment, il en fut affecté. Mais bien vite il se ressaisit, et il eut raison. Car cette déception n'empêche pas que notre camarade laisse derrière lui une œuvre de haute classe. Et ce ne sont pas les titres ou les situations qui comptent ; c'est l'œuvre.

*
**

Pour être complet, il me faudrait encore traiter d'une autre forme de l'activité de V. Régnier, qui a beaucoup contribué à le faire connaître dans les milieux enseignants : celle d'auteur de manuels. Mais ici, j'aurai scrupule à m'appesantir, puisqu'une bonne partie de ses ouvrages d'enseignement, il les a rédigés en collaboration avec moi.

Pourtant, comment ne pas évoquer, et le cœur serré, hélas ! les belles heures de cette collaboration. Celles en particulier où nous composions en commun, pour la librairie Delagrave, les deux volumes de Sciences naturelles pour les Ecoles normales (devenues depuis les « Exercices pratiques coordonnés de Sciences naturelles »), qui furent les premiers à porter, côte à côte, nos deux noms. Ces deux volumes dans lesquels, nous appuyant sur les programmes de 1920, nous imprégnant de leur esprit, nous avons cherché à rompre avec la tradition livresque des manuels, et à composer, non pas un texte à apprendre, mais un guide pour observer la nature, pour s'instruire par la nature.

Hélas ! où sont les programmes de 1920 ? Où sont les E.N. d'alors, et l'enthousiasme que, du moins dans une bonne partie de leur personnel, ces programmes avaient suscité ? — Pour une fois, on osait rompre, et franchement, avec les vieilles routines scolaires. On osait substituer au bachotage traditionnel les vivifiants contacts des choses et de la vie. C'était merveilleux !

Ce l'était trop ! Au moment où, enfin, et grâce à Saint-Cloud, les E.N. avaient le personnel capable d'appliquer pleinement les programmes de 1920, ceux-ci ont sombré. La guerre — ce funeste agent de toutes les réactions — a tout emporté. Et quant à l'enseignement élémentaire des Sciences naturelles, ce n'est pas, hélas ! l'esprit des E.N. d'entre 1920 et 1940 qui a prévalu.

Bien des fois, au cours de nos conversations du samedi, au « Lipp » ou ailleurs, V. Régnier et moi-même nous avons discuté de ces choses, que nous trouvions infiniment regrettables. Notre pensée se reportait aux belles heures de 1934 et 1935, consacrées à mettre sur pied nos volumes sur les E.N. Ces belles heures qui ont été le plus beau temps de notre vie professorale.

*
**

Elles ont été aussi le beau temps de l'amitié. Mais celle-ci remontait bien avant, aux jours lointains des

années 1919-1921 où, sur les bancs de Saint-Cloud, nous écoutions ensemble les leçons d'A. Pézard, de Matruchot, de Dereims, tous maintenant, et depuis longtemps, disparus. Au temps aussi de notre service militaire, à l'O.N.M. à Paris, ce temps que nous avons partagé entre les prévisions météorologiques et la Sorbonne, où nous nous préparions ensemble à la licence. Et surtout, cette amitié, plus heureuse que les beaux programmes qui en ces années-là s'élaboraient, elle n'a pas sombré. Jusqu'à la fin, elle est demeurée intacte, aussi complète qu'aux premiers jours, et davantage même, nourrie et enrichie par les années, par la maturité, par les travaux en commun.

Car V. Régnier n'était pas seulement le savant dont on admirait les talents, le professeur dont on pouvait envier l'efficacité. Il était aussi, et peut-être surtout, l'ami fidèle, dont les qualités d'esprit et de cœur étaient un enchantement.

L'ami plein d'esprit, toujours prêt à détendre la conversation par quelque répartie fine et amusante, par quelque fléchette parfois piquante, jamais méchante. Chez lui jamais l'humour ne perdait ses droits, ni la fantaisie. Malicieux, mais pourtant toujours aimable, il était à l'affût des drôleries de la vie. D'un mot, il excellait à les souligner. Tel celui-ci, quand il fut décoré du Mérite agricole, lui, citadin si peu rural : « le Poireau : une légion d'honneur qui n'a pas mûri. » D'humour et de fantaisie il composait, pour ceux avec qui il vivait, une atmosphère pleine de charme, souvent de poésie.

Cette atmosphère était telle parce que le cœur, l'amitié, n'y perdaient jamais leurs droits. Parce qu'à travers l'esprit, l'humour et la fantaisie, transparaissait toujours en filigrane une qualité entre toutes précieuse : la fidélité.

Fidélité à ceux qu'il aimait. Fidélité aussi à sa vie passée, au bon vieux temps d'autrefois. Nul n'était plus attaché au Saint-Cloud que nous avons connu en

notre jeunesse. Il en savait les défauts, et quels progrès la bonne vieille maison a fait depuis lors, au plus grand bénéfice de ses élèves. Mais le Saint-Cloud de notre jeunesse était pour lui auréolé de pourpre et d'or, parce qu'il avait été celui de sa jeunesse, ceui par qui avait été ouverte sa carrière de savant.

Et plus loin encore, aux temps plus anciens de son enfance, il avait voué un véritable culte, dont les manifestations parfois nous ont fait sourire, mais dont nous savions bien quelle bonté de cœur elles traduisaient.

J'ai dit au début ce qu'avait été cette enfance et ses parents. Pour lui, c'était un peu le paradis perdu, le passé à la fois lumineux et mystérieux vers lequel sans cesse on se retourne, et que sans cesse on cherche à reconstituer. La « belle époque », qui ne reviendra plus, et que pourtant on voudrait faire revivre. En ces temps-là, il jouait avec des soldats de plomb, il achetait des images d'Epinal : fidèle à l'enfant, l'homme fait s'était remis à collectionner ces soldats et ces images. Un jour, au cours d'une belle promenade autour de St-Germain, dans le pays de son enfance, il nous a emmenés vers une guérite de cantonnier, sur laquelle jadis il avait gravé son nom. Ce nom, il l'a cherché, et retrouvé, tout étonné que ce soit si près du sol, que cela remonte à un temps où il était encore si petit.

Naïvetés, dira-t-on. Et on sourira. Mais qu'elle est belle, l'âme qui, aux abords de la cinquantaine, a encore de telles naïvetés. Qu'elle a su conserver de fraîcheur, malgré les ans et tout ce qu'ils ont apporté de joies et de peines, d'espoirs et de déceptions, de bonheurs et de deuils ! Maintenant que sa fille aînée, mariée à notre camarade Chauvière, lui avait donné deux petites-filles, cette fraîcheur faisait de lui le plus exquis des grands-pères. Tout ce qui, chez tant d'autres, brise et reforge dix fois l'être, n'avait pas su détruire en lui l'âme première, celle qu'aucune autre ne peut égaler, et sans doute est-ce pour cela que tant nous l'aimions.

*
**

Et maintenant il n'est plus. Sous son ciel de désolation, la proche Toussaint fleurira sa tombe. Là se retrouveront sa veuve, sa sœur, ses enfants, ses amis. Ils communieront dans son souvenir. Et tous réunis sentiront bien qu'il vit encore, qu'il est encore là en eux, dans leur mémoire et dans leur cœur, prêt à se ranimer à la première évocation. Car ne meurent pas ceux qui ont laissé une œuvre et un exemple, ceux que continuent des enfants, ceux qui ont aimé et qu'on a aimés.

18 octobre 1954.

M. CHADEFAUD.

M. Georges VALIRON

Professeur à l'École (1934-1944)

Décédé le 17 mars 1955

LA disparition de G. Valiron est sans doute de celles qui terminent une époque. Il fut une des grandes figures des Mathématiques : dans cette science, que les profanes ont peine à croire en plein bouleversement, il clôturait, peut-être, l'âge annoncé par les maîtres du XIX^e siècle. Sa puissance de raisonnement, de travail, était considérable : dans son énorme Cours d'Analyse, digne continuateur de ceux de Goursat ou Picard, il a fixé un aboutissement aux Mathématiques dites aujourd'hui « classiques ». Tous ses anciens élèves retrouvent Valiron dans ce monument de logique et d'impitoyable précision.

Conformément à cet idéal austère, il nous enseignait, certes, la mesure plus que la ferveur. Appliqué à ne jamais dépasser le cadre, assez étroit, de nos études d'alors, il nous a transmis une bien faible partie de son savoir, dont nous soupçonnions l'immensité par quelques échappées. L'élégance, qu'il ne paraissait pas rechercher, lui venait cependant, comme récompense de sa force. Je crois qu'il aura laissé à beaucoup d'entre

nous son style de bonhomie, de critique avenante, mais aussi de sévère rigueur. De nos leçons étriquées il s'efforçait ainsi de faire de vraies constructions. Pour moi-même et quelques autres, son souvenir est associé à celui de l'occupation : à cette Ecole menacée dans son âme et son corps, que l'ennemi surveillait, soupçonnait, assiégeait de ses travaux et de ses barricades, il apportait le rayonnement des gens forts. Sous la menace des alertes, dans les salles mal chauffées, dans le désordre d'une existence difficile et resserrée, il apportait, avec son solide sourire, sa part de confiance.

Valiron a connu et façonné l'ancien Saint-Cloud, celui qui déjà s'éloigne, mais qui a rendu possible le nouveau. Il n'avait pas failli à l'Ecole qui l'avait appelé, et qu'il honorait de son nom : d'un labeur modeste, il avait su faire une grande tâche.

J.-L. PELLETIER.

M. Edouard PRÉCLIN

Ancien professeur à l'Ecole (1937-1944)

Décédé le 19 mai 1955

M. PRÉCLIN était né le 29 février 1888 à Paris d'une famille d'artisans. Elève de l'Ecole primaire, puis de l'Ecole J.-B.-Say, il entra à l'Ecole Normale d'Auteuil en 1904. Il fut instituteur à Paris à partir de 1908, à Clichy d'abord, dans le IV^e arrondissement ensuite. Nommé en 1910 dans un Cours complémentaire, il passa de là à l'Ecole Arago comme répétiteur et devint professeur à l'Ecole Turgot en 1913.

Il avait obtenu la licence d'Histoire en 1910 ; le Professorat des Ecoles Normales et des Ecoles primaires supérieures (Lettres) en 1911 ; le C.A. à l'enseignement de l'anglais dans les Ecoles Normales en 1913.

Il fit la guerre de 1914-1918 comme chasseur à pied puis comme interprète auprès de l'Armée britannique. Il mérita la Croix de Guerre et la Médaille anglaise du Service Distingué.

Reçu à l'agrégation dès 1919, il fut nommé au lycée de Nantes en 1921, puis au lycée Hoche à Versailles en 1926. En 1929 il soutint en Sorbonne une thèse de Doctorat avec Mention très honorable :

Thèse principale : Le Jansénisme et la Constitution civile du Clergé ;

Thèse complémentaire : Le Père Le Courayer.

En 1934, il aborda l'enseignement supérieur par une suppléance à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand ; et, en 1935, il fut nommé professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, où il devait servir vingt ans sans interruption, et dont il fut le Doyen de 1942 à 1949.

M. Préclin avait publié, outre les thèses ci-dessus mentionnées :

Dans la collection Clio : collaboration aux tomes XVI, XVII, XVIII. — Textes et documents sur l'Epoque contemporaine ;

Dans la collection « Que sais-je ? » : Histoire de la Franche-Comté ;

Dans la collection Armand Collin : Histoire des Etats-Unis ;

Dans la collection A. Fliche : un tome de l'Histoire de l'Eglise ; et de très nombreux opuscules et articles de revues.

M. Préclin avait succédé à Saint-Cloud au regretté L. Cahen. Il occupa cette chaire avec cette ardeur au travail dont témoigne le « curriculum vitæ » résumé ci-dessus, une infatigable ténacité dans l'investigation, un grand dévouement à sa tâche et à ses élèves, une sévérité à l'égard de soi-même qui était un des traits essentiels de cet historien du jansénisme.

Nos camarades qui ont eu l'honneur de l'avoir pour maître ont appris avec tristesse la disparition prématurée de ce travailleur exemplaire. Ils s'associent au Bureau de l'Amicale pour dire à Mme Préclin et à ses enfants toute notre sympathie attristée.

H. CANAC.

Théodore FRANÇOIS

(1874-194...)

Promotion 1907 (Sciences)

NOTRE camarade Bonnot (promotion 1922) écrit : « Il ne me semble pas que l'on ait jamais rien dit dans le Bulletin de notre ancien collègue François, mort à Orléans, où il résidait, il y a six ou huit ans. Il y vivait en retraite, après une longue carrière de professeur de mathématiques. »

François était né à Gallardon (Eure-et-Loir). Il avait été nommé dès 1901 à l'Ecole normale du Mans où se déroula presque toute sa carrière.

Claudius CORRE

(1884-1951)

Promotion 1909 (Lettres)

MME CORRE, 1, rue Dauphine, Paris-VI^e, a bien voulu nous faire part du décès de son mari, notre camarade C. Corre, de la promotion 1909 Lettres, mort subitement le 30 décembre 1951, à 66 ans.

Il avait quarante-huit ans d'enseignement, et avait servi presque uniquement au Collège de Toulon, où il fut appelé en 1911.

La fin de sa vie fut affligée d'assez rudes épreuves. Suspendu par le gouvernement de Vichy, il en souffrit, car il aimait passionnément son métier.

« Je continuerai, écrit Mme Corre, à verser la cotisation annuelle en souvenir de son attachement à votre grande Ecole. » Cette fidélité est bien émouvante.

Etienne GILLARD

(1868-1952)

Promotion 1888 (Lettres)

ENTRE nous, nous l'appelions Bibi : cet âge est sans pitié. Mais au fond il nous en imposait par cette figure trop mobile et ce regard si vif derrière le lorgnon à la Méline, et cette mouche au menton qui lui donnait quelque allure militaire. Ce Gascon avait le sarcasme facile, peut-être trop, car, descendus des Pyrénées neigeuses ou de la rude Montagne noire, nous n'étions pas très malins à lui renvoyer la balle, dont il abusait parfois. De lui à nous s'établissait un climat où l'ironie un peu grinçante nous dérobait ce qu'il y avait d'intelligent et de solide dans ses propos et dans ses cours : quant à moi, je suis entré à Saint-Cloud avec un 14 en Géographie que je lui dois entièrement.

Professeur à l'École normale de Toulouse de 1894 à 1927, chargé longtemps d'un enseignement en 4^e année, il prépara à Saint-Cloud un grand nombre de nos camarades. Au relief du souvenir qu'il en a gardé, chacun reconnaîtra une personnalité d'une vigueur et d'une originalité assez rares.

Dès son arrivée à Toulouse, il s'était prodigué en œuvres scolaires et post-scolaires. En 1896, il fonde le Cercle Toulousain de la Ligue de l'Enseignement. En 1900, il crée l'œuvre des Petits Toulousains aux Pyrénées qui connut un très grand développement et absorba une grande part de son activité : le placement des écoliers de Toulouse dans des familles paysannes de la Haute-Garonne et de l'Ariège était, en ce temps lointain, une innovation qui atteste l'homme d'imagination et de ressource. En 1912, il fonde « Minerva », université pour jeunes filles, où il sut attirer les conférenciers les plus éminents.

Il présida au destin de ces deux œuvres jusqu'à 1944. Il se retira alors à Cierp (Haute-Garonne), perdit sa femme, devint infirme. C'est chez une de ses nièces, à Montpezat (Lot-et-Garonne) qu'il vint s'éteindre à 85 ans. Il repose au cimetière de Clairac (Lot-et-Garonne), sa ville natale.

H. C.

Victor LASIMANT

(1899-1952)

Promotion 1912 (Lettres)

NÉ le 16 avril 1899 à Trinité (Martinique), notre camarade Lasimant était venu à Saint-Cloud de son île natale par l'École Normale de Fort-de-France et la 4^e année de l'École Normale de Lyon. Il avait été admis à l'École comme externe au titre de l'Outre-Mer. Il a achevé sa carrière au collège de Dreux, où il a laissé le souvenir d'un homme aimable et cultivé. Ses collègues appréciaient en lui un goût éclairé pour la poésie et l'activité qu'il déployait pour le bien de ses compatriotes martiniquais à la tête de la Société « Les Amitiés Antillaises ».

V. Lasimant fut admis à la retraite en 1951. Il est mort en 1952, si discrètement qu'il nous a été impossible de recueillir les détails de cette disparition.

Emile MANOUVRIER

(1870-1953)

Promotion 1889 (Sciences)

NÉ le 25 juillet 1870 à Pont-sur-Sambre (Nord), d'une très modeste famille d'ouvriers, il y fréquente l'école primaire ; l'instituteur s'intéresse à ce remarquable élève et le fait entrer à l'E.P.S. de Fourmies où il prépare seul le B.S., le baccalauréat et l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Entré à Saint-Cloud à 19 ans, il en sort en 1892 avec le n° 2.

Professeur à l'E.N. de Vannes de 1892 à 1898 (pendant son séjour à Vannes il réussit au Professorat de Comptabilité) ;

Professeur à l'EN. de Douai de 1898 à 1907 ;

Directeur d'E.P.S. à Bavai, de 1907 à 1912 ;

Directeur d'E.P.S. à la Côte-Saint-André, de 1912 à 1922 ;

Directeur de l'E.P.S. Pierre-Puget, à Marseille, de 1922 à 1932.

Il avait été nommé Officier d'Académie le 14 juillet 1905 ; Officier de l'Instruction Publique le 13 juillet 1912 et Chevalier de la Légion d'Honneur en 1932.

Ayant fait du Dauphiné sa petite Patrie d'adoption, il prit sa retraite à Grenoble, puis à la Côte-Saint-André.

Sur sa tombe, le président de l'Association des Anciens Elèves de l'E.P.S. de la Côte-Saint-André lui rendit hommage en ces termes :

« ...C'est le 1^{er} novembre 1912 que M. Manouvrier est venu prendre la direction de notre Ecole. Dès le premier contact, instinctivement, nous sentîmes tous que l'homme qui prenait la barre était vraiment un homme dans toute la noblesse du mot.

« Originaire d'une très modeste famille du Nord de la France, forgé dans ce creuset des populations laborieuses de la frontière belge, il nous arrivait de l'Ecole Primaire Supérieure de Bavai avec une renommée qui se confirma très vite. Professeur de sciences et de mathématiques, sorti à 22 ans de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud avec le n° 2, il ajoutait à de tels titres vingt années de pratique pédagogique dont il allait nous faire bénéficier.

« Il enseignait avec une compétence, une foi en la vérité telles que sa classe le suivait admirablement bien, quelle que fût la matière enseignée. Rappelez-vous, mes chers camarades, les cours qu'il improvisait quand, au pied levé et sans aucune préparation, il remplaçait un professeur défaillant. Ces cours, mémorables entre tous, je sais que vous les revivez intégralement.

« Il n'y avait plus de cancre à l'école, tous s'appliquaient et travaillaient ; l'inépuisable énergie de notre Directeur s'infiltrait en nous et la fin de l'année scolaire était toujours couronnée d'un riche palmarès.

« Il était l'exemple vivant de l'énergie et du travail, prenant lui-même la plus grosse part des cours les plus importants et les plus ardues. Son horaire était simple : toutes les heures de la journée et tous les jours de la

semaine — y compris jeudis et dimanches. Joignez à cela les charges de l'internat et je crois que vous pourrez commencer à comprendre comment il concevait et exécutait sa lourde tâche. Mais sa valeur morale est encore plus importante ; une discipline rigoureuse — et d'ailleurs indiscutée — créait une ambiance salubre aux adolescents que nous étions. A son contact continu, devant un tel exemple de volonté, de loyauté, d'honnêteté professionnelle, nous n'avons pu que nous enrichir de ces mêmes qualités. Son influence fut telle sur notre formation intellectuelle et morale qu'il marqua vraiment de sa personnalité tous ses élèves... »

Raymond VIDAL

(1905-1953)

Promotion 1926 (Lettres)

NOTRE camarade, né à Paris en 1905, fut enlevé à l'affection des siens le 11 mars 1953, à l'issue d'une longue et cruelle maladie. Il laissait six enfants, dont l'un de dix ans à peine. Mme Vidal (21, rue d'Hennebont à Saint-Germain-en-Laye) enseigne l'espagnol au Lycée de cette ville, ainsi qu'à l'École Normale d'Institutrices.

R. Vidal avait milité dans les rangs de la S.F.I.O. — Nous ne pouvons lui rendre meilleur hommage qu'en reproduisant ci-dessous le témoignage du journal local d'un parti de droite qui a su, devant la Mort, rendre justice aux qualités de l'homme cultivé, de l'éducateur passionné, du citoyen sincère et ardent que fut en toutes circonstances notre excellent camarade.

« Après plusieurs mois d'une douloureuse maladie, Raymond Vidal, Conseiller municipal de Saint-Germain-en-Laye, est décédé mercredi 11 mars à son domicile.

« Cette pénible nouvelle a soulevé dans la population de notre ville une vive émotion. Quelles qu'aient été les dissensions et les luttes passées, chacun se plaisait à reconnaître en Raymond Vidal une scrupuleuse honnêteté et, sous une enveloppe parfois rude, un cœur sensible à toutes les misères humaines ; enfin, par-dessus tout, une fidélité exemplaire à un idéal qu'il ne nous appartient pas de juger ici. Parmi tant de « sincérités » équivoques et de « convictions » flottantes, il n'est pas si fréquent de rencontrer une telle constance pour qu'on ne la salue !

« D'ailleurs, devant la Mort, toute autre attitude serait mal venue. C'est ce qu'a compris la Municipalité ainsi que la population unanime de Saint-Germain qui se pressait aux obsèques à travers les rues de la ville...

« Né en 1905, Raymond Vidal, après de brillantes études primaires, entra à l'École Normale d'Instituteurs de Foix, puis à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. C'est alors qu'il obtint une bourse d'études en Espagne et ce premier séjour devait orienter toute sa carrière.

« Successivement professeur d'espagnol à l'École primaire supérieure de Rodez, puis à l'École Normale d'Auch, il dut abandonner, la guerre d'Espagne survenant, le projet qu'il avait formé de passer à Madrid son doctorat et il fut brillamment reçu à l'agrégation, ce qui lui permit d'enseigner l'espagnol au Lycée de Poitiers puis à Bordeaux et enfin à Saint-Germain où il fut nommé en 1943.

« Mobilisé en 1939 comme lieutenant mitrailleur au 250^e régiment d'infanterie, il lutta jusqu'au bout sur la ligne Maginot. C'est là que, le 21 juin 1940, il fut blessé à la tête et fait prisonnier. Il fut mis en congé de captivité comme père de quatre enfants après de nombreux mois d'oflag où il résista à toutes tentatives de collaboration, entretenant même par des conférences et des pièces de théâtre, le moral de ses camarades. Dès son retour, à Bordeaux comme à Saint-Germain, il milita

d'ailleurs dans les rangs de la Résistance tout en poursuivant des travaux personnels, adaptations ou traductions de textes espagnols, parmi lesquels, en 1944, « Les cerises du cimetière », de Miró.

« Il contribua au Lycée Marcel-Roby — qui reçut ce nom pendant son passage à la Municipalité — à développer considérablement l'enseignement de l'espagnol, dont le nombre d'élèves passa de 50 à 300.

« Parallèlement à cette belle carrière universitaire, il poursuivait une carrière politique, dans les rangs du parti socialiste S.F.I.O. Il fut d'abord secrétaire de la section de Poitiers, puis secrétaire fédéral adjoint de la Fédération de la Vienne.

« Entrant en contact, dès son arrivée à Saint-Germain, avec la section socialiste, il prit la tête, en 1945, d'une liste de coalition « Socialistes-Communistes-Radicaux » qui l'emporta devant la division de ses adversaires.

« Raymond Vidal fut alors élu Maire de Saint-Germain, fonctions qu'il conserva jusqu'aux élections municipales de 1947. Il devait rester conseiller municipal jusqu'à sa mort.

« Sur le plan départemental, il avait été élu membre de la Commission administrative de la Fédération Socialiste de Seine-et-Oise. Il fut candidat, lors de diverses consultations électorales et dernièrement encore à l'occasion des élections cantonales.

« Sur le plan national, enfin, le Parti Socialiste lui avait confié le secrétariat de la Commission d'immigration. Il était chargé de recevoir les immigrés venus d'Espagne ou d'au delà du rideau de fer. Il représentait le parti socialiste S.F.I.O. au sein du Parti Socialiste Espagnol. Enfin il était vice-président de l'Entraide Ouvrière Française. »

Clément BOUET

(1886-1953)

Promotion 1907 (Lettres)

JE ne crois pas que Clément Bouet, s'il s'était vu mourir, eût souhaité de longs éloges ; mais ce n'est pas le trahir que de rappeler, aux camarades déjà clairsemés qui se souviendront de lui, ce qu'il était quand nous avions vingt ans, et ce qu'il était devenu depuis sa sortie de l'école :

Il venait de Touraine, étant né, je crois, à Sainte-Maure. Il serait oiseux de chercher s'il ne devait pas à ses origines la gaité de bon aloi, sans pourtant rien de rabelaisien, qu'il portait en lui : la vérité n'est sans doute pas aussi simple. Mais c'est un fait que, à Caen, où je l'ai connu d'abord en 1906, et ensuite à Saint-Cloud, c'était un vrai boute-en-train, et qu'aux heures de relâche il n'avait pas son pareil pour rimer une plaisanterie ou tirer de son inépuisable répertoire une chanson humoristique ou sentimentale, avec les gestes et les jeux de physionomie d'un véritable mime, aidé en cela par ce qu'il appelait sa laideur : longues jambes, grande barbe, myopie dont il était le premier à rire et dont, en bon comique, il savait tirer parti.

Mais la gaité chez lui s'alliait à un sérieux qu'il ne devait jamais quitter, et qui se voyait dans son appli-

cation au travail, comme plus tard dans son attachement au métier.

L'ambition lui fut toujours étrangère, et je ne sache pas qu'il ait jamais cherché à être savant, non plus qu'à courir après les avantages de carrière. Un peu comme notre bon Delrieu, et avec le même succès, ce qu'il voulait d'abord, sans se laisser distraire par aucune tentation d'amateur, c'était de franchir le cap du prochain concours.

Il y réussit sans peine, et fut nommé à l'École Normale d'Alençon où il retrouva notre camarade Cointet. Je le retrouvai six ou sept ans après à Poitiers où, sortant de la guerre, je venais prendre possession de mon poste, en fin de 1915. Il était là depuis 1913, ayant succédé à Chevalier.

Mobilisé sur place, il eût pu mener l'existence nonchalante des auxiliaires ; mais il avait tenu à continuer d'enseigner nos promotions de normaliens, ou ce qu'en laissaient, tous les quatre ou cinq mois, les appels successifs des jeunes classes.

Il nous quitte, la paix revenue, pour se rapprocher de sa belle-famille. Je ne me rappelle pas s'il fit un crochet par Amiens, avant de redescendre à Beauvais ; c'est toutefois à Beauvais qu'il se fixa définitivement et qu'il enseigna le plus longtemps. Seuls les collègues et les anciens élèves de là-bas pourraient nous dire quel souvenir ils ont gardé de lui. Mais je ne doute pas qu'il n'ait montré là comme ailleurs la même conscience méticuleuse, et je l'imagine fort bien annotant de sa fine écriture les milliers de copies qui lui sont passées sous les yeux et dont parfois il évoquait plaisamment le compte, en citant les passages amusants et collectionnant les perles qu'il y avait cueillies.

Le travail quotidien accompli, et plus aisément encore dans la retraite, il lui fut loisible de céder à sa curiosité ou à sa fantaisie : il avait un jardin ; il continuait de lire malgré ses mauvais yeux ; il écrivait des vers et des contes nourris des lointains souvenirs de son enfance mi-tourangelle, mi-berrichonne.

Il avait appris l'anglais — peut-être l'enseignait-il — il le lisait en tout cas facilement ; il l'écrivait même sans trop de peine, et il prenait plaisir à traduire en vers les poètes qu'il aimait le mieux. Il n'a malheureusement rien voulu publier ; il a laissé dans ses carnets des milliers de vers dont seuls quelques familiers ont pu prendre connaissance. Espérons qu'une main pieuse en tirera quelque jour un choix capable de le faire revivre aux yeux d'un cercle moins étroit.

L'âge, qui n'avait affaibli ni son inspiration ni sa bonne humeur, ne lui avait cependant pas épargné certaines disgrâces : ses yeux lui causaient des ennuis ; sa main tremblante ne lui permettait plus que difficilement de tenir une plume, et c'est à la machine qu'il avait recours, se bornant à ajouter éventuellement une signature hésitante.

Pourtant, le reste tenait bon et Mme Bouet sait mieux que personne quelles courses il lui épargnait au temps du ravitaillement difficile, dans leur ville dévastée. Au commencement de 1953, il ne se plaignait encore que de troubles digestifs trop vagues pour asseoir dessus un diagnostic sérieux. Mais le mal faisait insidieusement son chemin, et lorsque un ou deux mois plus tard, on put le localiser avec précision, il était déjà sans remède. On l'opéra tout de même, mais sans attendre de l'intervention autre chose qu'un soulagement momentané.

Effectivement, le mal reprenant son cours, la difficulté, puis l'impossibilité de rien prendre ou de rien assimiler allaient bientôt avoir raison de ses dernières forces, et l'emporter vers la fin de mai après quelques jours d'une demi-inconscience dont on veut seulement espérer qu'elle allégera ses dernières souffrances.

Nous, qui lui survivons, compagnons de sa jeunesse ou témoins de sa vie, gardons de lui le souvenir d'un bon camarade et d'un bon collègue, et je ne puis mieux faire en terminant que de répéter ce que Combiér disait de notre cher Delrieu, au lendemain de l'autre guerre : « Nous l'aimions bien. »

L. GUY.

Eugène DEBAZAC

(1888-1953)

Promotion 1909 (Sciences)

NÉ à Gardanne (Bouches-du-Rhône), élève-maître à l'École Normale d'Aix, il avait préparé Saint-Cloud de 1906 à 1908, mais n'y était entré qu'en 1909. Professeur à l'E.P.S. de Sidi-Bel-Abbès en 1911, mobilisé en Algérie de 1915 à 1919, il avait été nommé, dès 1919, à l'École primaire supérieure d'Aix, où se déroula dorénavant toute sa carrière.

« Je tiens à vous dire, écrit un de ses collègues, combien M. Debazac était estimé de ses chefs. Le Principal du Collège me disait encore, il y a un instant, le zèle qu'apportait M. Debazac à la difficile préparation de ses élèves, candidats aux Ecoles nationales d'Arts et Métiers, et les nombreux succès à l'École des Arts et Métiers d'Aix qui ont marqué son séjour de vingt-trois ans au Collège.

« M. Debazac était d'un caractère affable, toujours prêt à rendre service... »

Sa parfaite probité, son désintéressement, lui avaient valu l'estime générale. Il avait été appelé à remplir un

mandat de Conseiller municipal et il fut même, un temps, maire de sa ville.

Il mourut le 7 août 1953 à Aix, laissant une veuve désespérée et quatre enfants. Les obsèques eurent lieu le 10 août, à Gardanne.

René POTTIER

(1892-1953)

Promotion 1914 (Sciences)

JE ne puis malheureusement apporter à M. Pottier que les regrets d'un ancien professeur et d'un ancien collègue : je n'ai pour l'apprécier comme il conviendrait, ni compétence, ni renseignements.

Il était élève de 3^e année à Savenay quand j'y arrivai, et il avait l'intention de pousser plus loin ses études. Nantais d'origine, c'est au Lycée de Nantes qu'il alla, comme plusieurs de ses camarades, dont Roger Labarthe et F. Limouzin, si j'ai bonne mémoire, continuer sa préparation à Saint-Cloud.

Reçu dans la section Sciences en 1914, il ne put y entrer qu'après la guerre, et c'est seulement en 1919, qu'il obtint le professorat.

Je le retrouvai quelques années plus tard à Poitiers où il était en même temps que professeur de sciences, et un peu malgré lui, chargé de l'économat. Il voulait préparer l'agrégation de physique, qu'il obtint vers 1928 ou 29. Sa carrière se fût dès lors déroulée sans heurt, s'il n'eût été de nouveau mobilisé en 1939, et si

un accident mortel ne l'avait prématurément interrompue en 1953.

Une fatalité antérieure lui avait déjà enlevé son frère, tué en avion au-dessus des positions rifaines dans la lutte contre Abd-el-Krim.

Lui, après Poitiers, était allé au Lycée d'Angers, et de là à Chaptal. Un jour de l'année 1953, regagnant son logis dans la banlieue ouest, il eut le malheur de descendre, par inadvertance, semble-t-il, du trottoir et se fit tamponner ou écraser par un camion. Il mourut avant même d'arriver à l'hôpital.

Il n'avait pas encore atteint la soixantaine. Un ami de Chaptal m'a dit le bon souvenir qu'il gardait de son infortuné collègue. M. Pottier laissait derrière lui une veuve et deux enfants.

Je n'ai pu que résumer sèchement sa vie. Puissent du moins ces quelques lignes aider les anciens de Saint-Cloud, qui l'ont connu, à se rappeler et à parfaire l'image qu'ils ont gardée de lui.

L. GUY.

Marcel DAVESNE

(1891-1954)

Promotion 1910 (Sciences)

J' Ai toujours eu pour mon frère Marcel une espèce de vénération qui, dans toute famille, est normale de la part du cadet pour l'aîné, mais qui, en l'occurrence, s'adressait à une personnalité de qualité vraiment exceptionnelle.

Mon père, ancien Directeur d'E.P.S., est mort très jeune. Nous avons été neuf enfants, il en restait huit : le plus jeune avait deux ans ; Marcel en avait quatorze. En ce temps-là, il n'y avait pas d'allocations familiales ! Ce fut une obligation pour nous tous de réussir dans nos études ; nous devions être boursiers, et nous n'avions pas le droit d'être des boursiers obtenant péniblement — comme il arrive fréquemment de nos jours — une moyenne de 10 sur 20 ! En outre, il fallait, pendant les grandes vacances, gagner de quoi couvrir les dépenses qui, tout au long de l'année scolaire, restent à la charge des familles, même dans le cas des « bourses entières ». Marcel, Raymond (son cadet d'un an et demi), moi-même, nous nous sommes

ainsi, chaque année, transformés pendant les vacances en manœuvres : terrassiers, carriers, casseurs de cailloux. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce sont là des métiers qui rapportent, pendant la bonne saison, quand la journée peut compter douze heures de travail effectif — qui rapportent bien davantage que des emplois de bureau, que nous aurions eu peine à trouver et qui auraient ruiné notre santé —. Certes, à manier la pioche, la pelle, la barre à mine et — pire que tout — la petite masse à casser les pierres, on se met les mains en piteux état, mais on se façonne le caractère. Marcel nous donnait l'exemple...

Elève à l'E.P.S. de Dourdan (nous habitons en Seine-et-Oise) il fut, en 1907, reçu à l'E.N. d'Auteuil, major de sa promotion. Il devait, pendant ces trois années de séjour dans cette E.N., conserver cette place de premier qui, aux yeux de tous ses camarades, lui revenait « de toute évidence ». Je suis entré moi-même à Auteuil en 1914. Le souvenir de Marcel y était demeuré si vif (plusieurs des professeurs, le Surveillant Général, l'avaient connu) que j'en étais tout intimidé, sachant bien que la comparaison me serait redoutable.

Il était excellent en tout, en lettres comme en sciences, en dessin et musique comme en gymnastique. Je me rappelle, entre autres, qu'à l'atelier, certaines pièces qui nous étaient données comme modèle portaient sa signature. Je revois encore, dans l'atelier à bois, une coupe à champagne, faite au tour et qui était si mince, qu'elle en devenait presque translucide : objet d'admiration pour nous tous dont la main, quand elle tenait la gouge n'avait ni la même sûreté, ni la même délicatesse !

Il avait l'intention de se présenter à Saint-Cloud. Mais il hésitait entre les Lettres et les Sciences, se sentant autant d'intérêt — et sans doute d'aptitudes — pour les unes que pour les autres. La présence d'un professeur de Sciences qui s'intéressa à lui et l'aida suffit pour le déterminer à l'option scientifique.

Il se fit inscrire pour le Concours pendant qu'il était en 3^e année. Alors se produisit un incident bien sympathique. Le Directeur de l'E.N., M. Devinat, un homme de grand cœur qui témoignait à ses élèves une affection paternelle, essaya de le détourner de son projet : « Je ne puis admettre, dit-il, qu'un élève qui a été constamment le premier, conclue son séjour à Auteuil par un échec à Saint-Cloud. Car, ajoutait-il, si brillant qu'on soit, on ne se présente pas à Saint-Cloud sans avoir fait une 4^e année de préparation officielle ! »

Marcel avait la ténacité des hommes paisibles. Quand il fut déclaré admissible, M. Devinat lui promit de « lui faire des excuses publiques si, par hasard, il parvenait à être admis ». Marcel fut admis avec le n° 1, et M. Devinat réunit tous les élèves de l'E.N. pour lui présenter ses « excuses » sur le ton d'amitié chaleureuse que vous imaginez.

Puis ce fut Saint-Cloud, et vous en savez là-dessus plus que moi.

Sorti de Saint-Cloud en 1912. Deux ans de service militaire. La guerre. Il en aura pour sept ans à porter l'uniforme. Heureusement c'est dans le 8^e Génie (télégraphistes) qu'il fut mobilisé. Il y gagna les galons de lieutenant puis de capitaine.

Démobilisé, il fait un bref séjour comme professeur à l'E.P.S. d'Amiens, demande et obtient le poste de Champagnole dans le Jura (pays de sa femme).

Il se présente en 1925 au concours de l'Inspection primaire, est reçu, bien entendu, et est nommé à Boulay, dans la Moselle, près de Metz, dans la Lorraine libérée de l'occupation allemande.

Ce que fut son action, dans ce pays difficile où il fallait éviter de froisser des susceptibilités vite éveillées (les maîtres formés sous la domination allemande) où l'importance de l'enseignement confessionnel posait sans cesse de multiples et délicats problèmes, M. Cressot m'en a souvent parlé, lui qui œuvrait à ses côtés et qui

avait pour Marcel une profonde amitié : il m'a dit sa bonté, son tact, la clarté de son intelligence, l'art qu'il avait au plus haut point de susciter la sympathie, de redresser les erreurs sans décourager, d'inciter les instituteurs et les institutrices à se surpasser, à faire de leur mieux.

Mais l'encéphalite léthargique, qu'il avait contractée aux Armées en 1918, commençait à faire des ravages dans son organisme. Elle se transforma peu à peu en paralysie agitante (maladie de Parkinson) contre laquelle la médecine s'avéra impuissante. Il dut prendre prématurément sa retraite (en 1937, me semble-t-il) et vint habiter Lons-le-Saunier. A son départ de Boulay, les maîtres de sa circonscription lui firent une manifestation d'amitié émouvante de sincérité et de ferveur.

La maladie de Parkinson est de celles qui ne pardonnent pas, les progrès sont lents, mais rien ne peut les entraver. Chez Marcel, elle n'affaiblit pas le moins du monde l'intelligence. Il employa une large part de ses loisirs à des mathématiques supérieures. Quand son fils (il avait deux enfants, un garçon et une fille) fut admis à l'École de Chimie de Lyon, pour se préparer à devenir Ingénieur chimiste, Marcel se lança lui aussi dans des études de chimie, et son fils ne tarda pas à s'émerveiller en le voyant très vite aussi compétent, dans les questions les plus difficiles et les plus techniques, que les meilleurs professeurs de son école !

Marcel souffrit beaucoup, moralement, de constater, avec sa lucidité impitoyable, les progrès de sa déchéance physique : il se déplaçait de plus en plus difficilement, lui qui aimait tant la marche, puis il fut condamné à la chambre, bientôt au fauteuil ; sa main ne pouvait plus guider la plume : il apprit à taper à la machine à écrire ; il avait de plus en plus de peine à se faire comprendre quand il parlait ; il lui fallait se procurer un broyeur mécanique pour « mâcher » sa nourriture, etc. Tout cela lui a été infiniment cruel. Mais il sut cacher, à son entourage, ce supplice moral : il conserva

jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort, le 27 mars 1954, une admirable égalité d'humeur, une aménité parfaite qu'il savait égayer de réflexions malicieuses, car sous ses dehors réfléchis, se cachait un caractère souriant, une philosophie indulgente et sereine...

Mon affection pour lui ne m'a aucunement conduit à embellir son portrait. En fait, il valait infiniment mieux que cette modeste esquisse. Et, moi qui ne suis pas, comme il l'était, un philosophe et un sage, je continue à éprouver un douloureux sentiment de révolte contre la stupidité du sort qui a empêché une telle personnalité de donner sa mesure.

A. DAVESNE,

Inspecteur d'Académie de la Dordogne.

Lucien GORON

(1886-1954)

Promotion 1904 (Lettres)

UN accident stupide, une mort brutale et nous voici plongés dans le deuil le plus douloureux. Lucien Goron rentrait d'une de ces journées de travail sur le terrain, qui étaient toujours pour lui une joie renouvelée. Répondant à un appel, il était allé dans cette vallée de l'Ariège, dont rien ne lui était étranger. Avec son inépuisable bienveillance, il était toujours prêt à répondre à ceux qui croyaient avoir besoin de lui...

C'est en 1926 que je le rencontrai pour la première fois. Si jeune d'allure, si distingué de manières, si grave et si gai à la fois, la sympathie allait vers lui avant qu'on eût découvert les richesses de son esprit et de son cœur. Je venais d'arriver à la Faculté des Lettres ; nous avions des amis communs ; mais ce qui lui avait suggéré le désir de me rencontrer au plus tôt, c'était son amour des études auxquelles il se dévouait depuis de longues années. A sa sortie de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, nommé professeur à l'École normale d'instituteurs de l'Ariège, cet homme de la plaine

— il était né à Illiers, au bord de la Beauce, le pays de son petit-cousin Marcel Proust — s'était mis à explorer les Pyrénées ariégeoises. Personne ne l'avait initié à l'observation du terrain ; il s'y était formé lui-même. Son goût de l'analyse, son souci de la précision minutieuse lui avaient tout révélé des problèmes qui se présentaient dans cette partie de la chaîne pyrénéenne. Historien de vocation, il était devenu géographe. Peut-être aussi l'avaient conduit vers la géographie son amour de la nature, son sens du paysage et tout ce qu'une belle culture littéraire avait amassé en lui de connaissance des hommes.

Dès nos premières rencontres, j'ai eu l'impression que je ne lui apportais qu'un contact avec une autre expérience que la sienne. Si je lui donnais peu, il me rendait beaucoup. A vrai dire, je lui dois presque tout ce que je sais des Pyrénées de l'Ariège. Je voudrais sur ce point rappeler un souvenir. Dans les toutes premières années de mon enseignement à Toulouse, il se multipliait pour me montrer ce qui lui avait paru intéressant et pour confronter ses idées et les miennes. On en était alors, pour l'explication de la tectonique des Pyrénées, à l'hypothèse des nappes de charriage telle que l'avait présentée Léon Bertrand. C'est à L. Gouon que j'ai entendu, pour la première fois, élever des doutes sur la réalité de ces charriages. C'était à propos du Trias de la vallée d'Arnavé. C'est avec lui que, visitant la vallée de Massat, j'ai pu, au sujet du tracé de l'Arac, émettre à mon tour des objections aux vues du géologue, tirées de la morphologie. C'est avec lui que j'ai, pour la première fois, essayé d'expliquer la plateforme de l'Aston et une bonne part de mes observations résultaient des siennes.

C'est dire avec quelle joie j'avais accueilli le projet qu'il avait formé de présenter, comme thèse de Doctorat, le fruit de ses recherches, dont la variété et l'ampleur faisaient mon étonnement. J'ai suivi l'élaboration de ses gros ouvrages année par année et presque mois par

mois. Si son travail ne paraissait avancer qu'avec lenteur, c'est que L. Goron n'acceptait pour valables que des faits plusieurs fois contrôlés. On a pu discuter certaines de ses hypothèses ; on a rarement pris en défaut l'exactitude de ses observations ou la rigueur de ses raisonnements. Ses travaux resteront comme une source documentaire inépuisable et personne ne peut plus aborder l'étude de la partie ariégeoise des Pyrénées sans se référer à ce qu'il a écrit. Ces thèses ont été couronnées par l'Académie des Sciences (Prix Gay 1943).

L'importance de ses ouvrages ou de ses articles de géographie physique ne saurait faire oublier l'intérêt qu'il a toujours porté aux hommes et aux formes de leur activité. C'est pour mieux comprendre le milieu dans lequel ils s'étaient établis qu'il a sans cesse enrichi sa connaissance du paysage naturel. C'est aux hommes qu'il a sans cesse pensé, à ces montagnards surtout dont il parlait avec tant de perspicace sympathie. Aucun problème humain ne lui était indifférent. Il était un géographe complet et tels de ses articles sur « la Barguilhère », sur « les Migrations saisonnières dans les départements pyrénéens au début du XX^e siècle », ou sur « la Répartition de l'habitat en Ariège », d'autres encore sont là pour en témoigner. Tout y est à sa place ; l'érudition se fait amicale ; l'œuvre des hommes y prend sa juste valeur.

J'ai maintenant sous les yeux la bibliographie complète de son œuvre. Je viens de reprendre en main ses thèses, de relire quelques-uns de ses articles, de revoir des projets d'études qu'il m'avait confiés. Mme Goron a exploré douloureusement les cartons et les dossiers où, bien en ordre, se sont accumulés les notes, les plans, les schémas de leçons, de conférences ou de travaux, et aussi des articles presque achevés. Je suis bouleversé en constatant l'extraordinaire puissance de travail de L. Goron, son étonnante curiosité d'esprit, l'étendue de son information sans cesse mise à jour.

Bouleversé en retrouvant l'homme tout entier, avec son sérieux, ses scrupules, sa simplicité profonde, son absence totale de pédantisme. Et c'est tout cela qui se peut voir dans ce qu'il a écrit et jusque dans sa phrase longue et sinueuse, chargée d'incidentes, et cependant claire et directe.

On ne s'étonnera pas qu'ayant à organiser l'année préparatoire à la Faculté, j'aie tout de suite pensé à l'associer à notre enseignement. Il était peut-être celui d'entre nous qui pouvait le mieux initier les jeunes étudiants aux méthodes de la géographie et leur donner en même temps les vues générales qui leur étaient indispensables. Il y avait parfaitement réussi. Ceux qui l'écoutaient étaient frappés de l'ampleur de son savoir, de l'élégance de sa pensée et de sa parole, de la sereine passion qu'il apportait à tout ce qui lui tenait à cœur. A la veille de sa mort, F. Taillefer l'avait prié de faire à l'Institut de Géographie quelques conférences sur la Syrie, le Liban, Israël qu'il avait visités grâce à une bourse de la fondation Rockefeller. La mort ne lui a pas permis de les achever. Mais je sais quel soin il apportait à leur préparation. Dans les notes qu'il a laissées, on le retrouve tout entier : attentif aux détails comme aux ensembles, soucieux de ne rien laisser dans l'ombre qui méritât d'être placé en bonne lumière, lucide et prudent dans ses jugements, sympathique aux hommes de bonne volonté, compréhensif et généreux pour ceux qui gémissent dans la misère.

Je trahirais en effet la mémoire de L. Goron si je ne rappelais que sa carrière de géographe. Nul ne doit oublier qu'il a consacré trente-trois ans de sa vie à la formation des instituteurs dans son département d'élection. Mis à la retraite d'office par le gouvernement de Vichy, il avait réintégré à l'École normale de Toulouse et y avait partagé son enseignement entre les élèves instituteurs et les élèves institutrices.

Il y avait retrouvé le même auditoire qu'à Foix, séduit de la même façon par les éminentes qualités du

professeur et les vertus de l'homme. Il a ainsi formé des générations de maîtres pour cette école publique, dont il savait bien qu'elle devait être à la base non seulement de nos institutions universitaires, mais de la démocratie elle-même. Aussi, quelle joie et quelle fierté pour ses anciens élèves lorsque L. Goron, en 1946, fut fait chevalier de la Légion d'honneur ! On s'étonnait seulement qu'il ne le fût pas depuis longtemps. Invité dans une cérémonie intime à lui apporter un témoignage d'affection, c'est le tribut de notre admiration que je m'efforçai de lui faire accepter...

Professeur et savant, L. Goron a été en même temps un de ces hommes d'action dont l'Université a le droit de s'enorgueillir si, trop souvent, elle affecte de les ignorer. A la Ligue des Droits de l'Homme, à la Ligue de l'Enseignement, dans de multiples associations culturelles, il a multiplié les conférences, écrit, pour ceux qui n'avaient pas l'occasion de l'entendre, des dizaines d'articles. Il apportait à ses auditeurs et à ses lecteurs une information sans parti-pris, le résultat d'une méditation nourrie aux meilleures sources. Orateur brillant, il s'exprimait sans vaine emphase dans une langue exceptionnellement châtiée.

Il manifestait, en politique, un tel esprit de tolérance, un si évident respect des convictions de l'adversaire, un si constant souci de l'intérêt public, un patriotisme si éclairé et si pur, qu'il gagnait sans effort la sympathie et l'adhésion. Un de ceux qui l'ont bien connu et qui ont mesuré le mieux la cruauté de sa perte m'écrivait qu'il aurait pu jouer un grand rôle politique. C'est que, pour lui, l'action civique était un devoir et comme un prolongement naturel de la profession enseignante. Dans des notes qu'il avait préparées au moment où il quittait ses élèves de Foix, il avait écrit entre autres choses émouvantes : « Faites de votre métier votre vie ; ne vous réservez pas. Enrichissez-vous pour donner davantage ». L. Goron ne s'est pas réservé, L. Goron a beaucoup donné...

Voilà l'homme que nous avons perdu. La mort est venue, brutale, absurde, alors que nous avions tant encore à recevoir de lui. Comme je comprends l'affreuse douleur de celle qui a été si intimement liée à sa vie et à son œuvre qu'elle s'était confondue avec lui et que nous la confondions dans notre amitié avec celui qui a été le pur et parfait compagnon de toute sa vie. Comme je comprends le chagrin de ces instituteurs, de ces institutrices, de ces étudiants qui se sont rassemblés par centaines le jour de ses obsèques, atterrés, refusant de croire à la disparition de celui qui avait été leur maître, dans le plus complet, dans le plus noble sens du mot. Pour moi, qui ai perdu l'un de mes meilleurs compagnons, je me refuse à dire ce qui me manquera désormais : beaucoup plus qu'une vieille et totale amitié...

D. FAUCHER,

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres
de Toulouse.

Jean BARBERON

(1910-1954)

Promotion 1933 (Lettres)

Discours prononcé aux obsèques de notre camarade,
à Orléans, Cimetière Saint-Marc, le samedi 15 mai 1954.

NOUS sommes rassemblés autour d'une grande douleur, — votre douleur, Madame ; celle de votre fille qui, si jeune, fait la rencontre de la plus cruelle épreuve ; la douleur aussi de tous les vôtres.

Permettez-moi d'associer à votre deuil, les élèves de votre mari, — tous ceux qui, le voyant partir à 44 ans, terrassé en pleine activité, au service de l'École, demeurèrent consternés, touchés au cœur par une mort qui a choisi parmi eux l'un des meilleurs, un être doux, fort et juste.

On ne pouvait connaître Jean Barberon, se trouver en quelque manière associé à ses pensées et à ses travaux, sans s'attacher à lui. Chaque jour (ou presque chaque jour) le ramenait à l'École normale d'Auteuil, dans la maison qui, dès qu'il y entra comme professeur en 1948,

devint tout naturellement sienne, par une sorte de rencontre, parce que cette Ecole d'Auteuil exige beaucoup de ceux qui la servent et que Jean Barberon avait à offrir et à donner autant et plus même qu'elle n'exige.

Nul ne s'y trompa quand il prit place au milieu de nous et que nos premiers regards et nos premières tâches communes nous rapprochèrent dans un sentiment de mutuelle confiance. Il avait l'esprit pénétrant et scrupuleux, une nature généreuse et droite. Et quelle vraie bonté, quelle bienveillance lucide dans son jugement et dans son cœur ! Nous vîmes s'éveiller et s'affirmer autour de lui l'estime, l'amitié, la déférence.

*
**

Il avait suivi un chemin que l'on connaît bien, dans nos Ecoles Normales. Né en 1910 dans un village de l'Orléanais, il grandit, s'instruit, commence de se former dans sa province natale. En 1926, il entre à l'Ecole normale d'Orléans, toute proche de ce lieu de repos où nous ont rassemblés aujourd'hui le deuil et l'amitié.

De sa seizième à sa vingt-deuxième année, il ne quittera pratiquement pas la région orléanaise. Trois années fructueuses à l'Ecole Normale ; une à Meung-sur-Loire, comme instituteur ; une autre à Beaugency, comme instituteur également. Il passe ainsi de précieuses années, décisives pour l'esprit et pour le cœur, sous le ciel de Loire, face aux horizons, parmi les hommes et au milieu des métiers dont Charles Péguy — autre Orléanais — avait célébré les charmes et les pouvoirs.

De ces charmes et de ces pouvoirs, Jean Barberon avait — je le crois — ressenti profondément les effets.

Il entre en 1933 à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il y apporte, au même titre que la plupart de ceux qui en franchissent le seuil, une ferveur juvénile et grave ; mais en outre une culture déjà affermie par

l'expérience ; il apporte aussi le goût de la réflexion nuancée et du jugement mesuré, qu'il cultivera jusqu'à en faire un attribut très significatif de sa personnalité d'homme et d'éducateur.

*
**

Pourvu du professorat de lettres-philosophie en 1935, il exerce successivement, de 1935 à 1939, à l'Ecole Normale des Vosges, à Valenciennes, à Amiens.

C'est à Amiens qu'il reçoit l'appel des événements de 1939. Il s'arrache alors au foyer qu'il avait fondé quelques années auparavant et qui le rattachait par un lien nouveau à son Ecole Normale du faubourg de Bourgogne.

Officier d'infanterie, il participe à la campagne 39-40. Puis il connaît la longue et lourde captivité. Cinq années d'Oflag, si elles lui infligent des privations et des meurtrissures que son corps ressent douloureusement, par contre elles n'entament ni son courage, ni son esprit — resté lucide et ferme — pas plus qu'elles ne l'inclinent à s'écarter des règles de pensée et de vie auxquelles il avait donné librement adhésion.

*
**

En témoignent, depuis dix ans, sa vie et son œuvre d'éducateur, d'homme et de citoyen.

Suivons-le en effet au collège de Suresnes où, trois années durant, il prépare des jeunes gens au baccalauréat ; puis à l'E. N. S. de Saint-Cloud où, douze ans après l'avoir quittée, il retourne pour préparer le concours de l'Inspection de l'Enseignement primaire et de la Direction des Ecoles Normales, qu'il passe avec succès en 1948.

Le voici parvenu aux approches de la quarantaine, après quelles expériences, quelles épreuves, — et quelles preuves ! Il affronte alors la responsabilité de prendre

part active et permanente à la formation générale et à la préparation professionnelle des instituteurs de Paris.

Comment il s'acquitte de cette tâche et quelle action intellectuelle et morale il exerce sur les élèves-instituteurs qui lui sont confiés ? Demandons-le à nos chefs communs. Tous les Inspecteurs généraux qui ont vu à l'œuvre Jean Barberon soulignent sa compétence, la justesse et la pénétration de son jugement, l'exemplaire conscience de son travail. D'une année à l'autre, les mêmes appréciations élogieuses se retrouvent sous leur plume. Tous se rencontrent pour dire l'excellence du professeur et l'exceptionnelle qualité de son enseignement.

Aussi bien est-ce l'homme — sa générosité, sa droiture, la rectitude de son caractère et sa bonté foncière — qui confère à l'éducateur son pouvoir, inspire son action, assure et légitime l'influence formatrice qu'il exerce.

Dans son sourire, qui éclairait si fréquemment son visage d'un reflet juvénile, on lisait à la fois la confiance et le courage, — un courage bien émouvant et qui nous liait encore plus étroitement à lui. Son regard était profond et vif; direct et chaud, aussi, il accompagnait la main tendue, il authentifiait le mot d'amitié, ou bien le jugement par quoi s'exprimait une conviction issue d'une recherche infiniment attentive. Dans sa voix couraient des inflexions où parlait son cœur, d'autres qui traduisaient les certitudes d'un esprit que la quête obstinée du vrai tient en éveil et incline toujours à la rigueur et à la précision.

Les jeunes instituteurs que Jean Barberon a enseignés se sentent et se reconnaissent ses disciples. Et pourtant, quel libéralisme, quel esprit de tolérance, quel respect des consciences dans tout ce qu'il faisait et disait, dans ses conseils comme dans les directives qu'il donnait ! C'est à l'instruire, à se documenter, à s'armer de faits et de preuves qu'il exerçait nos jeunes gens. Car il

voulait qu'ils apprissent à réfléchir, à comparer, à juger, — également et tout ensemble, à bien s'exprimer par la parole et par la plume, c'est-à-dire à honorer cette langue française dont il savait — pour les avoir puisés aux sources — les secrets et les sortilèges et qu'il maniait lui-même avec autant de respect que d'aisance.

*
**

Le citoyen nourrissait les mêmes exigences que l'éducateur et l'homme, maintenues en éveil par le souvenir des années du malheur — auxquelles il avait été durement mêlé — et toujours inspirées par une conception grave des devoirs et des responsabilités de l'être humain.

Les périls qu'affrontent les hommes d'aujourd'hui, le poids tragique des jours présents, les ombres inscrites au destin de la France, — autant de tourments qui agitaient son cœur et son esprit, mais aussi autant de raisons qui lui dictaient de rester fidèle à sa vocation de justice et de fraternité et à sa recherche passionnée de la paix.

*
**

Il nous laisse un exemple. Nous garderons un attachement fervent à l'exemple et au souvenir de Jean Barberon. Sans ostentation — car il était modeste — nous cultiverons la fidélité que, par sa vie, ses pensées, la qualité de son amitié, il nous a enseignée.

Votre affliction, Madame, cette douleur de l'arrachement à un être infiniment cher, qui vous est commune à vous et à votre enfant — sans que pour l'une ni pour l'autre il y ait partage — acceptez que nous nous y associions, chacun de nous à titre personnel, et aussi au nom de la grande famille de l'Ecole publique que votre mari a servie et qu'il a honorée.

L. DEFOND.

Aimé GAMBIER

(1868-1954)

Promotion 1889 (Sciences)

AIMÉ GAMBIER était né le 1^{er} mai 1868 à Léalvilliers (Somme). Elève de l'École Normale de la Somme, il avait exercé deux ans comme instituteur de ce département. Après ses deux années de Saint-Cloud, il fut nommé professeur à l'École Nationale Professionnelle de Vierzon, puis aux Ecoles Normales de Saint-Lô (1893 - 1903), d'Auxerre (1903 - 1911) et enfin d'Amiens.

Il avait pris sa retraite à Buire-Courcelles, par Cartigny (Somme) et a été inhumé au lieu même de sa naissance, à Léalvilliers.

Henri HARTENBERGER

(1872-1954)

Promotion 1891 (Sciences)

DECEDE à Rouen le 4 juillet 1954, après une courte maladie, notre camarade était né à Elbeuf le 3 décembre 1872 de parents alsaciens ayant quitté l'Alsace après la guerre de 1870. Il fut toujours un élève travailleur, d'un caractère sérieux, facile et très obligeant. Entré à l'Ecole Normale de Rouen à 16 ans, il en sortit premier avec la médaille d'or à 19 ans. Entré cette même année à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud il en sortit, reçu troisième au concours du Professorat des Ecoles Normales.

Il fut nommé en 1893 professeur à l'Ecole Normale de Guéret où il resta un an, puis il fit un an de service militaire ; il fut nommé ensuite, en 1895, à Vierzon, à l'Ecole Préparatoire aux Arts et Métiers pour une suppléance. En 1896, il fut nommé à l'Ecole Normale de Lyon.

En décembre 1899 il fut nommé professeur à l'école primaire supérieure de Rouen où il exerça, chargé de la préparation aux écoles des Arts et Métiers, jusqu'à sa retraite en 1933. Il avait été mobilisé pendant la

guerre de 1914 en qualité d'infirmier avec le grade de sergent-major.

Professeur extrêmement consciencieux, très estimé et aimé de ses élèves et de leurs parents, il a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un professeur remarquable, ainsi que d'un homme intègre, plein de bonté et de délicatesse ; en même temps, il était très modeste et serviable. Il fut un mari et un père de famille dévoué, dont la disparition laisse sa femme inconsolable et ses enfants désespérés.

(Note communiquée par Mme HARTENBERGER.)

Charles BLAUD

(1882-1954)

Promotion 1903 (Sciences)

LA liste des morts s'allonge parmi les camarades du début de ce siècle : Varoquaux, Valette, Besseige en 1953, Gourdon, Cressot, Goron au début de 1954 et quelques mois plus tard Charles Blaud ; l'isolement se fait autour de notre vieillesse chaque jour plus profond et plus triste.

Blaud était Poitevin comme moi, nos carrières de professeur s'étaient écoulées identiques dans deux départements voisins, la retraite nous avait encore rapprochés. Nous nous retrouvions chaque année chez l'un ou chez l'autre, les relations nouées à Saint-Cloud se sont poursuivies ainsi pendant cinquante ans en une affectueuse amitié qui nous a valu des heures délicieuses. Sa mort m'a causé une grande peine. Mon ami a senti, vers la fin de 1953, les premières atteintes du mal qui devait avoir vite raison de ses forces. En décembre, à l'époque où nous échangeons nos vœux, il se plaignait de « douleurs lombaires, qui l'empêchaient de prolonger sa promenade habituelle ». Il terminait cependant opti-

miste, en assurant qu'à son âge il faut bien s'habituer à ces petits malaises.

Sa dernière lettre est du début de mai, elle m'apprenait l'aggravation de son mal ; son écriture était heurtée, il souffrait beaucoup. Quelques semaines plus tard ses enfants l'emmenaient chez eux à Bordeaux, pour le confier à un spécialiste. Les soins passionnés d'une épouse, attachée jour et nuit à son chevet, les ressources de la science, tout est resté vain. Il s'est éteint le jeudi 2 septembre 1954.

Charles Blaud est né le 22 mai 1882 à Saint-Philbert-de-Pont-Charrault en Vendée. Son père y avait fait presque toute sa carrière d'instituteur. Il s'y installa à l'heure de la retraite ; ses concitoyens lui confiaient bientôt l'administration de la commune qu'il assura jusqu'à sa mort.

Charles a grandi au milieu des enfants de cette campagne vendéenne ; il partage leurs jeux. Il garde à son pays natal un attachement profond, il y revient chaque année, il lui demandera asile à l'heure de la retraite.

Elève de l'École Primaire Supérieure de Chantonay, il entre à l'École Normale d'Instituteurs de La Roches-sur-Yon en 1898. Brillamment admis au Brevet Supérieur en juillet 1901, il suit pendant l'année scolaire 1901-1902 les cours organisés depuis quelques années au collège Chaptal pour la préparation du concours d'entrée à Saint-Cloud. Il figure sur la liste d'admission, section des sciences, de cette même année 1902.

Je fis sa connaissance à la rentrée d'octobre 1903. Les élèves se rassemblaient, par une belle soirée d'automne, devant l'entrée du pavillon central, dans la petite cour, qui se prolongeait encaissée vers le réfectoire et les salles de conférences, aujourd'hui disparues. Les anciens avaient cette assurance que leur donnait l'habitude de la maison. Les nouveaux se montraient très réservés, ils semblaient s'interroger avant de se rassembler. Dans la section scientifique nous nous retrouvions quatre admis

au concours de l'année précédente : nous avions, Barrée, Lallemand et moi satisfait aux obligations du service militaire, Blaud avait pris un congé d'un an pour raison de santé. Il s'est créé entre nous quatre, en dehors de la camaraderie ordinaire, des liens d'amitié qui se sont toujours poursuivis ; ils ont été malheureusement trop tôt interrompus pour le Lorrain Georges Lallemand, disparu au début de 1915, dans les combats du bois de la Grurie.

Avec le recul du temps, ces deux années de Saint-Cloud apparaissent comme les mieux remplies et les plus réussies de notre jeunesse. Sans doute la préparation du professorat, au programme si vaste, imposait un travail très dur. Nous l'acceptions avec plaisir, avec enthousiasme même, dans la satisfaction intellectuelle de prendre contact avec l'enseignement supérieur et les méthodes de la découverte scientifique : nos professeurs, dans la section des sciences, étaient Goursat, Edmond Perrier, Leduc, Simon, des maîtres de la science française au début du siècle.

Tout concourait à nous faire aimer notre nouvelle vie ; aux heures de récréation ce beau parc de Saint-Cloud nous recevait dans sa solitude, l'hiver et dans toute sa splendeur, l'été ; la capitale nous offrait le jeudi et le dimanche ses ressources artistiques et intellectuelles.

Blaud représentait au milieu de notre exubérance, la sagesse et le bon sens. Toujours calme, son propos mesuré ramenait à leur juste valeur les audaces verbales, qui marquaient si souvent les discussions de nos salles d'études.

C'était aussi un effet de sa grande bonté ; il aurait souffert de sentir un de ses camarades blessé par une réplique trop vive.

Une grande délicatesse de cœur et d'esprit le faisait très réservé et lui donnait quelque apparence de timidité. Il suffisait de gagner sa confiance pour apprécier toute la bonté et tout le dévouement qui se cachaient

sous cet aspect un peu froid et pour en recevoir les plus heureux témoignages.

Ce scientifique avait une culture très étendue, nous écoutions toujours avec intérêt son appréciation sur le livre qui venait de paraître ou sur la nouvelle pièce entendue au théâtre.

Sa santé, restée un peu fragile, lui demandait beaucoup de ménagements ; il restait volontiers seul dans ses courtes promenades dans le parc : Heures reposantes, heures bienfaisantes, elles étaient des heures de méditation fructueuse, où il organisait sa vie dans cette règle de sagesse et de droiture, qui marquera toute son action, dans sa belle carrière. Son travail restait toujours très régulier et méthodique ; il donnait à chaque question sa juste place et en mettait clairement en relief les traits essentiels. Il fut justement récompensé ; il se classait premier à l'examen du Professorat (Sciences) de 1905. Il partageait cette place avec Georges Lallemand. Je suis heureux d'associer dans cette notice, mes deux amis, dans le même hommage rendu à leurs mérites.

Sa santé continue à lui donner quelque inquiétude ; Blaud n'accepte pas à sa sortie de l'école un poste de professeur à l'École Primaire Supérieure de Redon, et il prend un congé.

Dans le courant de l'année 1905, il est nommé professeur de sciences à l'École Normale de la Charente-Inférieure. Elle est reléguée, comme la plupart des Ecoles Normales créées sous l'Empire, dans une petite localité, Lagord, à quelques lieues de La Rochelle. Son installation est devenue tout à fait insuffisante. Un nouvel établissement est en construction au chef-lieu, il recevra les Normaliens l'année suivante. La résidence à La Rochelle est agréable, la Charente-Inférieure touche à sa Vendée natale, Blaud se marie quelques années plus tard avec une jeune compatriote. Le sort en est jeté, sa carrière universitaire s'accomplira tout entière à l'École Normale d'Instituteurs de la Charente-Inférieure.

Le jeune professeur, à peine plus âgé que certains de ses élèves, se les attache vite. J'ai rencontré l'un d'eux aux obsèques de mon ami. Retraité depuis plusieurs années, il avait appris par les journaux la mort de son ancien maître, il s'était imposé un long et pénible voyage pour venir à Saint-Philbert. Il évoquait le souvenir de son professeur de la façon la plus touchante. Tous les Normaliens donnèrent vite à leur maître une confiance faite à la fois d'admiration pour son savoir, la clarté de ses exposés et d'amitié pour son caractère et sa droiture. Dans l'insouciance de notre jeunesse, ajoutait-il, nous n'avons pas toujours su lui témoigner toute la reconnaissance que nous lui devons.

La qualité de son enseignement toujours précis, clair, vivant, n'avait point échappé aux Inspecteurs généraux. L'un après l'autre ils en soulignaient les mérites à chacun de leurs passages à l'École. En 1937, il est proposé au Ministre de l'Éducation Nationale pour la Légion d'Honneur ; elle lui est décernée à la promotion de juillet.

Blauç pouvait très légitimement envisager l'accession aux postes les plus recherchés. le collègue Chaptal qui l'avait préparé à Saint-Cloud, l'aurait reçu très volontiers comme professeur. Il resta sourd aux propositions de l'Administration, il resta fidèle à l'École Normale de La Rochelle, qui devenait un peu plus chaque année son école. Il faisait fi de la considération accordée à la nomination dans une grande ville, il savait bien que la situation n'élève pas l'homme et que c'est l'homme qui ennoblit la fonction, et il entendait vivre au milieu des sympathies qui montaient vers lui de tout le département où ses anciens élèves étaient dispersés, gardant précieusement le souvenir du maître qui les avait formés aux disciplines scientifiques et leur avait donné par son exemple cet amour de la tâche bien remplie, ce dévouement entier à l'école, seuls capables d'en assurer le rayonnement.

Dans le même esprit d'attachement à l'École Normale de La Rochelle, Blaud acceptait, quelque dix ans avant la fin de sa carrière, de joindre à ses fonctions de professeur, celles d'économiste. Son activité méthodique valut à l'établissement des améliorations sensibles, il sut renouveler et compléter le matériel d'enseignement, tout en assurant plus de confort et de bien-être aux élèves.

L'invasion de 1940 devait l'atteindre durement dans cette œuvre. Après en avoir chassé les élèves, les Allemands transformaient l'école en caserne. C'était l'anéantissement, en quelques semaines, de dix années d'efforts. Notre ami supporte mal la présence de l'occupant à ses côtés ; le calme, la tranquillité du pays natal le hantent, il sollicite sa mise à la retraite au début de 1941.

L'enseignement des mathématiques n'a point absorbé toute son activité. Il s'intéresse aux Sciences naturelles, et plus spécialement à la Botanique. Il organise chaque année, avec ses élèves, ou sous les auspices de la Société Botanique du Centre-Ouest, de nombreuses excursions. Il fouille toutes les régions du département, il possède bientôt une connaissance très sûre des stations botaniques de la Charente-Inférieure, qui en possède d'exceptionnellement riches. Il acquiert dans les Sciences naturelles une maîtrise, qui le classe dans tout l'Ouest : la Société des Sciences Naturelles de La Rochelle l'appelle dans son bureau ; il est vice-président de la Société du Centre-Ouest pour la Charente-Inférieure.

Il dirige les excursions avec cette modestie que nous avions appréciée à Saint-Cloud et avec toute l'autorité que lui confère l'étendue de ses connaissances. Il fournit les explications demandées avec beaucoup de complaisance et de bonté, très simplement et très clairement, laissant à son interlocuteur l'heureuse impression que la botanique est une science agréable.

Le professeur sait communiquer à ses élèves son enthousiasme pour les sciences naturelles, l'un d'eux est professeur de botanique à la Sorbonne.

Blaud s'est installé en 1941 dans la maison paternelle à Saint-Philbert. Il a su la rajeunir et la rendre très confortable, et si accueillante. Elle est posée, tout étalée en surface, sur le bord de la route, à l'entrée du petit bourg, dans le calme de cette belle campagne vendéenne, toute fière de ses robustes châtaigniers et de ses grands chênes. Il y vivra, à côté de Mme Blaud, des années heureuses, partageant ses loisirs entre ses études, ses occupations administratives et la culture de son jardin, qu'il a planté en connaisseur et qu'il entoure de soins éclairés.

Sa fille a épousé en 1941 le fils de son ancien camarade Georges Lallemand. Le jeune ménage s'est enrichi de trois délicieux enfants, deux filles et un garçon, qui viennent égayer la maison pendant les vacances ; il dirige leurs premières études, il suit leurs progrès et peut se réjouir de les voir réussir brillamment.

Ses concitoyens lui ont témoigné dès son arrivée à Saint-Philbert, une confiance qu'ils lui ont toujours renouvelée. Et pendant l'occupation il a mis à leur service, sans jamais compter, ses connaissances et son dévouement. Tous les habitants suivaient son cercueil au cimetière.

Très courageusement, Mme Blaud est restée à Saint-Philbert dans la maison où elle a vécu d'heureuses années. Elle y maintiendra le souvenir de l'homme dont elle a connu les espoirs et les doutes, partagé les joies et les peines pendant une longue vie ; tous les anciens camarades, tous les amis de son mari partagent sa grande douleur. Comme elle, ils n'oublieront pas Charles Blaud, qu'ils se plaisaient à retrouver toujours aussi simple, aussi modeste, aussi bon et qui sut remplir ses fonctions de professeur avec une maîtrise rarement égalée.

L. JARRY.

Jean GENILLON

(1874-1954)

Promotion 1895 (Lettres)

MON vieil ami Jean Genillon, inspecteur honoraire de l'Enseignement primaire, Chevalier de la Légion d'Honneur, vient de mourir le 19 octobre 1954 à Chaponnay (Isère), où il vivait depuis sa retraite.

Jean Genillon, mon camarade de la promotion 1895-97 (Lettres), avait été professeur d'École normale pendant quelque temps après un séjour en Allemagne comme boursier, mais s'était tourné de bonne heure vers l'Inspection. Il s'y distingua très vite, et, nommé à Chambéry, dans le voisinage de l'Ain, son pays d'origine, il s'y fixa et y donna toute sa mesure au cours d'une longue et brillante carrière. Jean Genillon était très apprécié comme chef et comme conseiller toujours bienveillant par le personnel de sa circonscription, à laquelle il était lui-même profondément attaché. Il collaborait assidûment aussi à la presse pédagogique, et son nom était familier aux lecteurs de « l'École Nouvelle » d'Emile Devinat, puis plus récemment, à ceux du « Jour-

nal des Instituteurs », qui connaissaient la sûreté de ses avis et qui aimaient la verve de son « Bloc-Notes »; dont il détachait chaque mois une page toujours instructive. Jean Genillon avait quatre-vingt deux ans...

M. KUHN.

Adrien BAILLY

(1876-1955)

Promotion 1896 (Sciences)

NOTRE camarade était né à Saint-Etienne (Vosges), le 23 octobre 1875. Elève du Lycée de Nancy, répétiteur au Collège de Remiremont, il entra à Saint-Cloud en 1896. Il fut ensuite successivement professeur à l'Ecole Normale de la Sauve (Gironde), puis au Collège de Pondichéry, puis chargé de la direction de l'Ecole primaire supérieure de Saint-Louis (Sénégal). Rentré en France en 1906, il fut successivement professeur aux E.P.S. d'Amiens et de Nancy, directeur des E.P.S. de Thaon et de Mulhouse. Il avait pris sa retraite en 1933 et s'était retiré à Gagnécourt dans ses Vosges natales. Il y est mort le 28 février 1955.

Que Mme Bailly, qui a bien voulu nous communiquer ces renseignements, veuille trouver ici nos remerciements et l'expression de notre respectueuse sympathie.

Louis PUECH

(1875-195...)

Promotion 1894 (Lettres)

Toulouse, le 20 avril 1955.

Madame,

Si je n'avais été informé trop tard, je me serais fait un devoir d'assister aux obsèques de mon excellent ami Puech et de lui adresser du fond du cœur un dernier adieu.

Voici, à peu près, ce que j'aurais dit :

« Louis Puech est né le 9 avril 1875 à Dénat, petit village du département du Tarn.

Dès l'école primaire il manifesta de telles dispositions pour l'étude que son maître fonda sur lui de grands espoirs et persuada ses parents de le préparer à l'École Normale, la seule voie offerte alors aux familles modestes pour diriger leurs enfants vers une situation supérieure à la leur.

Entré à l'École Normale d'Albi, Louis Puech fut tout de suite remarqué par son directeur, M. Mazerès, qui, frappé de ses dons exceptionnels, vit en lui un futur élève de Saint-Cloud. Ses espérances ne furent pas

décues et, en 1894, à l'âge de 19 ans, Puech entra à l'École Normale Supérieure d'Enseignement primaire.

Ici encore, il fut dès les premiers jours distingué par ses maîtres qui s'occupèrent particulièrement de lui, de sorte qu'il passa en se jouant les épreuves du Professorat des Lettres. Il fut d'abord professeur à l'École Normale de Perpignan où il ne resta que peu de temps avant d'être, sur sa demande, nommé à Auch.

Je le vis pour la première fois en 1905. J'étais alors élève-maître à l'École Normale de Toulouse où j'avais justement comme directeur M. Mazerès qui, après Albi et Châlons, était venu à Toulouse. Puech accompagnait les Normaliens d'Auch venus, sous sa direction, visiter les monuments de notre ville, car il était déjà passionné d'archéologie. Il devait d'ailleurs, peu de temps après, faire paraître un ouvrage : « Histoire de la Gascogne » qui à l'époque ne passa pas inaperçu.

J'avais été chargé d'adresser quelques mots de bienvenue à nos camarades du Gers et, visiblement, M. Puech avait paru en être satisfait.

« C'est un de mes anciens élèves d'Albi, me dit M. Mazerès. A 21 ans, il était professeur d'École Normale. Il faudra tâcher d'en faire autant ! » Je ne savais pas, à ce moment, à quel point il eût été difficile « d'en faire autant », mais à partir de ce jour, ce fut pour moi un exemple et un stimulant.

Je le retrouvai à Montpellier où j'arrivai moi-même en 1923.

— Je suis heureux, me dit-il, de faire votre connaissance.

— Je le suis également de refaire la vôtre.

— Vous me connaissiez donc ?

Je lui rappelai sa visite à Toulouse. Et dès lors nous fûmes non seulement des collègues mais des amis.

Comme partout où il était passé, M. Puech s'imposa tout de suite à Montpellier, à ses élèves aussi bien qu'à

ses collègues, comme un excellent professeur et un parfait « gentleman ».

L'admiration et l'estime dont il fut l'objet à Perpignan comme à Auch, à Auch comme à Montpellier, venaient tout naturellement de ses qualités d'intelligence et de cœur.

Esprit précis, clair et pénétrant, il avait sur toutes choses des idées originales qu'il exprimait avec une simplicité et une élégance admirables.

Il avait d'abord enseigné le français. A Montpellier, il dut enseigner l'histoire et la géographie. Il n'en fut nullement gêné et, dès le début, il affirma une maîtrise devant laquelle chacun s'inclinait.

« Avec M. Puech, me disait un jour sa collègue de l'École Normale d'institutrices, on apprend toujours quelque chose. » Et rien n'était plus vrai. Laisant de côté les petites causes dont les amateurs d'érudition font naître de grands effets, il avait une façon de ramener à quelques grandes lignes les faits les plus compliqués qui laissait ses auditeurs émerveillés et convaincus.

Archéologue et amateur d'art, il dirigeait une visite au musée de Montpellier, aux Arènes d'Arles, à Nîmes, au Pont du Gard, de telle manière qu'on gardait précieusement le souvenir des explications qu'il avait données et des horizons qu'il avait découverts à ses auditeurs.

« Il fait parler les pierres et il ressuscite le passé », disait un de ses amis.

De telles qualités auraient suffi à rendre précieuse son amitié. Mais il y ajoutait des qualités d'une autre nature.

Il était la modestie et la simplicité mêmes. Jamais il n'essayait de se mettre en avant ni de tirer parti de ses mérites. Mais si, forcé d'intervenir dans une discussion, on lui proposait immédiatement la première place, il se récusait et préférait rester dans le rang.

Optimiste impénitent, il ne voulait voir que le bon côté des hommes et des choses et se montrait d'une indulgence et d'une bonté dont il fut parfois assez mal récompensé et que ses meilleurs amis jugeaient d'ailleurs excessives. Mais il ne pouvait aller contre sa nature et du reste il ne l'essayait même pas.

On m'a dit que j'avais été son meilleur ami. J'en suis extrêmement flatté. De mon côté, je puis bien dire que parmi les nombreux collègues dont j'ai gardé un excellent souvenir, il occupait certainement la première place. Et cela explique combien j'ai été peiné quand j'ai appris sa disparition après une longue et cruelle maladie.

Je comprends, Madame, à quel point vous devez éprouver la douleur d'être à jamais séparée d'un tel mari.

Je n'essaierai pas de vous prodiguer d'impossibles consolations. Permettez-moi seulement de vous dire une fois de plus que nous sommes, ma fille et moi, de tout cœur dans votre terrible épreuve. »

GONTIER.

Edouard CŒURDEVEY

(1882-1955)

UN an déjà, ou presque, qu'une voix s'est tue, qui nous était chère. A la nature du silence, on mesure l'immensité de la perte. De cet homme, Ed. Cœurdevey, directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Obernai (Bas-Rhin) durant près de vingt ans (1929-1948), d'autres auraient pu parler avec plus de recul ; mais j'appartiens à cette génération charnière qui a vécu avec lui, jour après jour, les années de guerre et de défaite...

Il était né à Verne, en Franche-Comté, le 28 mars 1882. Dès l'abord, la vie lui fut rude. Son père était ouvrier agricole, lui, l'aîné de sept enfants. De quoi décourager d'autres caractères. Le sien en fut trempé pour la vie : il ne s'arrêta pas de lutter. Ce mot de sa mère qu'il aimait citer, le dépeint tout entier : « Quand on dort, on ne vit pas : je me reposerai quand je serai morte. » Car quelle carrière, pour qui a commencé par garder les moutons ! C'est tout seul, en travaillant presque en cachette, qu'il prépare le B.E. qui fera de lui un instituteur. Mais son appétit de savoir n'est pas comblé ; toujours seul, il poursuit ses études,

de Brevet en Professorat. Entre temps, la guerre, celle de 14-18, qu'il fait avec le même courage et la même abnégation. Il était fier de son grade d'adjudant, conquis devant Verdun, de sa Médaille Militaire — mais sans ostentation, comme toujours. Plus tard, il était un peu triste, devant certaines défaillances...

Le voici pour la première fois en Alsace, professeur à l'E.P.S. de Mulhouse. Puis à Saint-Cloud, en 1925, pour y préparer l'Inspection Primaire et la Direction des Ecoles Normales. Il a 43 ans, qu'on y songe ! D'autres déjà se laissent entraîner par le ronron quotidien. Lui, il a à peine commencé de vivre. Il saisit à pleines mains l'occasion qui lui est donnée enfin de se consacrer entièrement aux études — année trop brève, hélas ! Puis retour à Mulhouse. Et c'est la dernière étape avant Obernai : en 1927, il est nommé Inspecteur des Ecoles des Mines de la Sarre, poste qu'il occupera jusqu'en 1929.

Obernai... Mais laissons passer les années durant lesquelles cet homme, petit mais nerveux, impose son autorité à une Maison bien lourde. Nous ne serons plus très loin des années 39. C'est la guerre, l'évacuation, ce sera l'exil. Nous ne savions pas encore tout cela quand nous chargeons début novembre le matériel de l'École dans des wagons, alors que les soldats peuplaient nos villages et que, le soir, l'obscurité et le silence imposaient peu à peu à notre campagne le visage de la guerre. Trois jours de voyage ; puis, en pleine nuit, l'arrivée à Solignac (Haute-Vienne).

Ed. Cœurdevey avait découvert pour nous, au sud de Limoges, une vieille abbaye désaffectée, l'abbaye de Saint-Eloi. Tout était à faire : dortoirs, cuisine à installer, salles de classe à construire. Nous avons porté des pierres à bout de bras. Toujours il était là, en plein chantier, et ça marchait. Peu à peu, les cours reprirent.

Juin 40. Un magnifique été. Mais aussi les armées allemandes dont les blindés coupaient dans notre chair à vif. Comment évoquer ces journées angoissées, l'espoir

toujours tenace malgré les certitudes contraires ? Et le grand silence de l'armistice ! Ed. Cœurdevey parlait peu, en ces jours, il nous regardait seulement d'un œil plus fixe. Qu'allions-nous devenir ? Au fond de nous-mêmes, nous refusions de rentrer. Et c'est de nous-mêmes que nous sommes restés, 126 sur 132. Il était fier : cette victoire était un peu la sienne. Mais nous, nous n'avions pas d'argent, et lui, pas de crédits. Pourtant, nous avons duré. Sous bien des métamorphoses, l'École a continué. Ed. Cœurdevey, ce Directeur sévère, était devenu un père. Il dirigeait d'une main toujours ferme, mais conseillait aussi, guidait tant de jeunes gens soudain sans appui.

En 1945, il fallut recommencer, trouver un nouveau bâtiment, à Strasbourg, cette fois, et l'installer. La lutte ne connut pas de fin, jusqu'à la retraite, en 1948. Mais de repos, Ed. Cœurdevey n'en voulait pas. Il se mit au service de l'Alliance Nationale, et pendant sept ans, il fut un conférencier bénévole, défendant la famille en mille occasions, parfois difficiles. Et c'est à Besançon, non loin du pays natal, qu'il fut soudain frappé par le mal qui devait l'emporter. En pleine action. Il mourut à Strasbourg, le 26 mai 1955, à l'âge de 73 ans.

Que dire après ce rappel trop bref de sa vie ? Ed. Cœurdevey avait une nature de combattant. Il allait parfois trop droit, ne comprenait pas certaines prudenances, certaines réticences. Peut-être n'entraîna-t-il pas toujours assez dans les raisons des autres. Mais que nous importent, au delà de la vie, ces pauvres réserves ? Nous sommes beaucoup à l'avoir aimé, à avoir puisé dans sa vie des exemples inoubliables de fermeté, de droiture et d'obstination. Il nous a beaucoup donné.

Ch. ECKERT.

Paul FRANCILLON

(1904-1955)

Promotion 1924 (Lettres)

JE remplis aujourd'hui un bien triste devoir en annonçant aux anciens élèves de Saint-Cloud des promotions 1923-24-25 le décès, à l'âge de 51 ans, de notre excellent camarade Paul Francillon.

J'ai fait appel à Bastié, Chaulanges, Maggiani et Mas pour essayer de replacer le disparu dans le cadre de l'École. C'est avec une profonde émotion que je reproduis leurs lointains souvenirs qui débordent d'amitié et de mélancolie :

« Ce qui est resté aussi précis et aussi vivant que si c'était d'hier, c'est son visage, son cher visage, le plus lumineux de la promotion. S'il fallait donner un visage à la sympathie, ce serait le sien. Il m'est impossible de le voir autrement que réjoui de la joie de vivre, de la joie que lui donnaient la présence et l'amitié des autres, et de celle qu'il faisait rayonner. Il portait la gaieté, l'entrain, la bonne humeur avec lui. Mais ce qui n'était qu'à lui, c'est qu'il était si bon, en même temps que

son rire et ses plaisanteries ne faisaient jamais que dilater le cœur.

Qu'il est triste de le voir disparaître ! »

MAS.

« ...De l'étude voisine, vers la fin de la soirée, on entendait souvent les éclats de sa grande voix, un peu traînante, à l'accent quelque peu gouailleux, qui prenait à parti Maggiani, Mas ou Butez.

Il aimait la discussion, la provoquait par jeu, exagérait parfois par espièglerie, donnait des coups de boutoir qu'on ne prenait pas trop au sérieux et éprouvait un visible plaisir à faire monter son adversaire.

Paul ne se livrait pas à tout venant en laissant déborder sa sensibilité. Il faisait preuve d'une indépendance d'esprit rare à cet âge en résistant à l'entraînement des divers courants d'idées qui traversaient alors Saint-Cloud. Je crois bien qu'il fut à peu près le seul de notre promotion qui n'adhérât pas au groupe Lefranc ; et — si mes souvenirs ne me trompent pas — il appliquait à nos réunions un mot ironique et cruel qui nous faisait bondir : « alors on va au Concile ? » nous disait-il quand nous nous rendions le jeudi après-midi aux conférences de la brasserie Steinbach. Paul aurait pu adopter avec quelque fierté — du moins au point de vue idéologique — la devise du chat de Kipling : « Je suis le chat qui s'en va tout seul... »

Nous avions l'habitude d'orner nos chambres avec quelques grayures que nous choisissions un peu avec le désir puéril d'affirmer un caractère ou un idéal : tel affichait la Source d'Ingres, tel autre la Vierge au coussin vert de Solario. Je crois me rappeler que Paul avait affiché un portrait d'Erasmus !

Une autre image que j'ai gardée de lui est celle d'un travailleur robuste et puissant. Il avait cette réputation dans une promotion qui comptait de terribles « bû-

cheurs ». Rien en lui du dilettante. Je suis convaincu qu'il avait le goût de l'étude et la passion de la discipline qu'il avait choisie. Malgré son entrain, sa gaieté, sa gouaille, son existence d'alors m'apparaît avec quelque chose de plus sévère que celle des plus sérieux d'entre nous ; il profitait peu des libertés que nous laissait le régime de l'École et restait souvent à sa table de travail alors que nous prenions le tram pour Paris ou que nous nous promenions dans le parc. »

BASTIÉ.

« ...Le grincement de sa plume, en cours, était un de nos sujets d'amusement. Car, en dépit de sa grande écriture penchée, Francillon Paul prenait tout, ne laissait rien perdre, même les « astuces » des professeurs dont il était la terreur. Avec une mémoire particulièrement privilégiée, un besoin (un scrupule) d'aller au fond des choses, jusque dans le moindre détail, il était certainement le plus érudit de la promotion. J'ai rarement vu des dons aussi prononcés ; je n'ai jamais compris pourquoi il n'avait pas poursuivi ses études pour l'enseignement supérieur. »

CHAULANGES.

« ...Pour moi qui ne l'ai plus revu, hélas ! depuis ces lointaines années, il est toujours cet adolescent au front étonnamment haut, lisse et bombé ; et dans ce visage aux larges traits, fin de peau, resplendissant de bonhomme bonté, d'inaltérable patience, brillent toujours deux petits yeux malins, avisés, « imprenables » qui donnaient tout son sens d'acceptation gentiment ironique à bien des demandes sans valeur. Jamais dupe, toujours bon ; avec un sourire continu d'enfant heureux, à la carrière brillante et au cœur pur. Même dans nos ennuis d'étudiants, jamais son visage ne sut se marquer de souffrance, ses traits s'affaïsser, ses fossettes s'évanouir.

Malgré une certaine différence d'âge (j'avais déjà fait mon service) un commun amour de l'allant insouciant propre à ces âges, nous rapprocha dans ces joutes estudiantines où s'entrechoquent pour le plaisir les paroles, et dans les sorties avec le camarade préféré ; c'est ainsi que nous vîmes Port-Royal-des-Champs. ...Le hasard voulut que, lui, « Historien », moi, « Lettres pures », nous eussions « choisi » l'italien comme langue étrangère ; et nous deux seuls pour tout Saint-Cloud travaillions cette langue. Donc, pas de professeur à l'École. Nous bûchions sur le même texte que nous allâmes d'abord chercher en Sorbonne au cours de Jeanroy ; nous nous fîmes durement étriller sur des sonnets du Quattrocento, avec notre pauvre italien d'École Normale. Je vois encore Paul, grommelant en souriant sur ces textes antiques, écrivant sa traduction avec de larges interlignes et surchargeant chaque terme de tous les synonymes en vue de réussir un chef-d'œuvre.

Outre le gai compagnon à fleur de nature, ce qui se détache de soi, dans la douceur désormais mélancolique de ces souvenirs, c'est le calme « bûcheur » qui, généreux, abat sa besogne quotidienne, comme ses parents, comme tant de nous ; je me persuade que c'est surtout ce Francillon qu'ont connu des centaines d'élèves, qu'il a été pour eux le Professeur qui, dans sa perfection modeste, a su rejoindre en beaucoup, la zone des affections sacrées.

En moi, il est aussi présent que ma propre jeunesse inaltérable. »

MAGGIANI.

« A la sortie de Saint-Cloud, après son service militaire, Paul Francillon fut chargé d'une suppléance d'un an au Collège Lavoisier, à Paris. Il fut ensuite nommé professeur à l'École Normale d'Instituteurs de Caen et enseigna en même temps l'histoire et la géographie à l'École Normale d'Institutrices.

Mobilisé en 1939, il suivit dans l'Est la 1^{re} D.I.C. comme lieutenant d'administration. Il fut fait prisonnier en juin 1940.

Les dures et longues épreuves de la captivité commencèrent à Essey-les-Nancy. A l'automne, il rejoignit l'Oflag 17 A, à Edelbach, en Bohême où il resta jusqu'en avril 1945. A ce moment, les Allemands durent évacuer le camp, jeter les prisonniers sur les routes, puis les abandonner.

C'est le 8 mai que les rescapés d'Edelbach connurent l'immense joie de la libération en prenant contact avec les troupes américaines à Linz. Des avions les rapatrièrent deux jours plus tard.

A son retour en France, Paul Francillon reprit son métier et l'exerça pendant dix ans au Collège Lavoisier avec une passion, une compétence et une finesse peu communes.

Il était devenu l'un des professeurs les plus écoutés et les plus estimés du Collège. Son autorité et sa culture lui attiraient le respect des élèves. Sa bonne humeur, sa nature si profondément humaine lui avaient gagné l'amitié de tous ses collègues. Membre du Conseil intérieur, il était réélu chaque année par l'unanimité des suffrages. Il savait y exprimer son point de vue avec une bonhomie, une fermeté souriantes, sur les sujets les plus controversés et les plus difficiles. Tous appréciaient sa générosité et la droiture de son esprit. »

BRASSEUL.

Sa mort, que rien ne laissait prévoir, fut une douloureuse surprise pour ses amis qui l'avaient vu plein d'entrain à la veille des vacances. Je me souviens encore de la joie que son visage exprimait en m'apprenant le prochain mariage de son fils Jean-Paul qui venait de terminer ses études à l'École Polytechnique, et dont, à juste titre, il était si fier.

Au début du mois d'août la maladie l'obligeait à s'aliter. Le médecin, appelé en toute hâte, le traita énergiquement pour lui permettre de partir en Bretagne où devait être célébré le mariage de son fils. Cependant, malgré tous les soins dont il fut entouré, il ne put rejoindre les siens.

Mme Francillon consulta alors d'éminents spécialistes. On put la rassurer et lui promettre une guérison prochaine, mais il fallait une intervention chirurgicale pour atteindre la vraie cause du mal, ignorée jusque-là.

Le malade fut installé dans une clinique réputée. Le moral était excellent et notre camarade, gai comme d'habitude, réclamait des livres pour lui permettre d'attendre sans ennui le jour de l'opération. C'est un matin, en les lui apportant, que Mme Francillon le trouva mort.

A présent, il repose dans le petit cimetière de Saint-Clair-de-la-Tour, dans l'Isère. C'est là que vont les pensées et l'adieu de tous ses amis.

ANGLADE.

Victor HASENFRATZ

(1879-1956)

Elève au Collège Chaptal (1892-1897), Elève à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud (1897-1899), Professeur à l'Ecole Supérieure de Vichy (1899-1900), Assistant au Muséum (1900-1920), Sous-Directeur au Muséum (1920-1940), Docteur ès sciences physiques (1912), Chevalier de la Légion d'Honneur (1935). Lauréat de l'Institut avec attribution de la Médaille Berthelot (1946).

C'EST en 1920 que j'ai rencontré pour la première fois Victor-Emile Hasenfratz : je venais occuper le poste d'assistant au Muséum qu'il avait détenu lui-même pendant vingt ans. C'est en 1950, alors qu'il ressentait les premières atteintes du mal qui devait finalement le terrasser, qu'il abandonna la recherche scientifique. On peut donc dire que c'est pendant un demi-siècle que notre ami a travaillé dans le laboratoire de la rue Buffon, avec une assiduité à peine croyable. Quoi d'étonnant à ce qu'il ait gardé de ce laboratoire une nostalgie dont il m'entretenait dans ses dernières années, à chacune de mes visites.. Que d'heures passées devant la paillasse du chimiste... Que de déceptions heureusement entrecoupées des minutes exaltantes de la réussite...

Toutes les recherches d'Hasenfratz ont trait à l'étude des substances naturelles, chimie aride dont la vogue a subi des éclipses pour connaître de nos jours un renouveau d'intérêt considérable. Ses travaux ont porté à la fois sur les matières grasses, les alcaloïdes et les glucosides, et l'ont conduit à des succès éclatants résumés dans des mémoires volontairement concis, ramassés, rédigés avec minutie et dont tous les mots sont pesés. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ces travaux, c'est dire qu'ils sont définitifs : les continuateurs pourront compléter son œuvre, mais aucun des résultats acquis par lui ne sera modifié.

Son habileté, l'étendue de son expérience étaient connues de tous. Je n'en veux pour preuve que les mots que m'adressait récemment un Professeur de la Faculté de Pharmacie, membre de l'Académie de Médecine : « J'ai toujours admiré les travaux de M. Hasenfratz... ses conseils m'ont toujours été infiniment précieux... » Je crois qu'en effet peu de chimistes français ont été aussi habiles que lui en chimie extractive. D'une courtoisie inlassable, il avait toujours quelque conseil pertinent à donner au chercheur qui le sollicitait.

Honnêteté scientifique, goût de la clarté, de la précision, toutes qualités que j'ai pu particulièrement apprécier lorsque nous rédigeons ensemble des ouvrages d'érudition ou les notes relatant les travaux exécutés en commun. On peut se demander si ces qualités de netteté d'esprit et de précision n'étaient pas les fruits de l'excellente éducation mathématique qu'il avait reçue, et nous savions tous, au laboratoire, qu'il gardait pour la géométrie un penchant secret.

Chose étonnante pour un homme qui avait peu professé, notre ami avait un goût et un don très vifs pour l'enseignement. Rien de plus clair qu'un point de chimie théorique exposé par lui à un élève débutant ou à la mémoire défaillante. C'était sans doute là, pour lui aussi, un plaisir que de faire partager son goût de la clarté.

Mais, à vrai dire, ces qualités d'honnêteté, de droiture, de clarté, ce n'étaient point les qualités du savant : c'étaient les qualités de l'homme, de celui dont la vie fut toute de droiture, toute imprégnée du sens du devoir. De modestie aussi, ce qui ne lui facilita guère l'accession aux honneurs.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici le patriotisme de bon aloi de ce fils d'Alsacien, et sa foi, aux heures les plus sombres, dans les destinées de la France.

Tous ceux qui ont vécu autour d'Hasenfratz savent que sa vie fut exemplaire.

Notre Ecole peut être fière de lui.

M. FREREJACQUE.

M. LAVIGNAC

(1863-195...)

Promotion 1886 (Sciences)

Lu dans « Europe », numéro d'avril 1954, p. 107 :
Jean-Richard Bloch à Romain Rolland :

Ce 23 juin 1916.

« Mon cher ami,

M. Cavynac, fils de l'Inspecteur d'Académie de la Corrèze, qui préparait l'Agrégation de mathématiques, avait gagné au 412^e son galon d'officier. Il était croyant et aussi d'esprit juste... Il n'avait pas lu vos livres. Mais à force d'entendre médire de vous dans les journaux qu'il lisait, il lui a pris la curiosité de savoir qui vous étiez. Il a fait venir « Jean-Christophe ». Il l'a lu, il l'a fait lire autour de lui, et, quand il a été tué, ces jours derniers, par un obus, vous aviez en lui un ami de plus. Remerciez vos ennemis, si chacune de leurs calomnies vous fait un ami de cette trempe... »

Il s'agissait là, en fait, du fils unique de notre camarade Lavignac, Inspecteur primaire à Brive-la-Gaillarde de 1899 à 1925. Vers le déclin de l'âge, c'était un homme froid et laconique, replié sur son deuil, mais dont tous connaissaient la solide culture, la bienveillance et l'équité, le rayonnement. Il est mort, il y a peu de temps, dans sa Dordogne natale, à Neuvy-sur-l'Isle, dans la solitude et le silence.

Inhumation d'Edouard SEGUIN

Mort au Champ d'Honneur

EN novembre 1954, le corps d'Edouard Seguin (promotion 1930, Lettres), lieutenant d'aviation, tué en combat aérien le 12 juin 1940 dans la région de Château-Thierry, fut ramené au pays natal, à Houeillès (Lot-et-Garonne) et inhumé le 13 novembre.

Cinq camarades de promotion assistaient à cette pieuse cérémonie: H. Enjalbert, M. Fontaine, H. Giraud, G. Lhôpital et L. Robin.

« Seguin est enfin venu reposer au milieu de ses compatriotes. Aucun d'eux ne l'avait oublié et le Maire, le Conseiller général, instituteur en retraite, dirent ce que fut l'enfant et l'homme fidèle au pays natal. Le Sous-Préfet de Nérac présenta les condoléances officielles à la famille du Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume, dont il lut l'émouvante citation. Avant lui, Enjalbert avait eu la peine et le redoutable honneur de prononcer des paroles de consolation pour ceux qui restent et de faire revivre l'attachante figure de l'ami dévoué, d'une vibrante sensibilité d'artiste, mais lucide, comme poussé vers le neuf, en pionnier découvreur de justes causes, passionné de problèmes économiques et

sociaux : du collège franco-berbère d'Azrou où il participa à une expérience pédagogique, en guerre, volontaire pour un combat inégal et sans espoir. Brève et exemplaire carrière du meilleur d'entre nous, légitime motif de fierté pour les siens, pour ses amis et pour l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud où se sont formés tant d'hommes ayant un tel sens du devoir... »

Mme Seguin est professeur au Collège moderne de Pons, et ses deux jeunes filles, actuellement pensionnaires de la Légion d'Honneur, ne manqueront ni de conseils, ni du soutien que nous pourrons leur apporter ; les vieux parents, la sœur, la belle-sœur et les beaux-frères de notre cher camarade étaient là aussi et la présence des cinq anciens élèves de l'Ecole qui l'avaient bien connu parut être un réconfort pour tous.

L. ROBIN.